

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

SOMMAIRE

- Vienne sur le Rhône au Moyen-Age, par Marcel PAILLARET (*suite*).
- Postface aux Auberges et Logis Viennois, par Charles JAILLET.

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée par la SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

pour « *répandre la connaissance de l'histoire de la Ville et des antiquités viennoises* » (article premier des statuts).

Pour 1981

Le numéro	20,00 F
Abonnement annuel normal	60,00 F
Abonnement de soutien	100,00 F
Retraités et étudiants	40,00 F

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année au moment du règlement d'un abonnement nouveau seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Correspondance : Secrétaire des Amis de Vienne, Bureau du Tourisme, Syndicat d'Initiative, Cours Brillier, 38200 Vienne.
C.C.P. Amis de Vienne - LYON 185-71 J.

***Pensez à payer
le plus rapidement possible
votre Abonnement
pour 1981***

• Nous remercions les personnes qui ont déjà acquitté leur abonnement pour 1981.

• Nous invitons celles qui ne l'ont pas encore fait à effectuer rapidement leur versement :

*soit par C.C.P. ou chèque bancaire,
soit directement au S.I.*

**FICHE D'ABONNEMENT AU BULLETIN DES « AMIS DE VIENNE »
POUR L'ANNEE 1981**

NOM : Prénoms :

Adresse exacte (pour l'envoi du bulletin par poste) :

.....
.....

TARIF ABONNEMENT :

Abonnement de soutien	100 F
Abonnement normal	60 F
Etudiants - Retraités	40 F

A retourner accompagné du règlement par :

chèque bancaire ou par C.C.P. LYON 185-71 J

à l'adresse suivante :

« AMIS DE VIENNE » - Syndicat d'Initiative - Cours Brillier - 38200 VIENNE

Programme de nos manifestations au verso

PROGRAMME DES ACTIVITES

- *Samedi 29 novembre :*

Visite à Lyon du quartier de la Préfecture : l'entrée et son décor.

- *Mardi 16 décembre à 18 heures :*

Visite de l'exposition sur l'artisanat gallo-romain au Musée de Saint-André-le-Bas, sous la conduite de M. LAUXEROIS, conservateur des Musées de Vienne. (Rendez-vous devant le jardin du Musée.)

- *Jeudi 22 janvier à 17 h 30 :*

Au Syndicat d'Initiative : rétrospective des grandes sorties (diapositives commentées par M. Jean-François GRENOUILLER).

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ
DES
AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904

N° 75

Fascicule 4 - Quatrième trimestre 1980



LYON
IMPRIMERIE BOSC FRÈRES
42, quai Gailleton
1980

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

AMIS DE VIENNE

Publication de la Société

des Amis de Vienne

1871-1872

1871

1871

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

1871-1872

VIENNE SUR LE RHONE AU MOYEN-AGE

par

Marcel PAILLARET

(*suite*)

VIENNE SUR LE RHONE
AU MOYEN-AGE

par

MARCEL VAILLANT

(suite)

LIVRE III

VIENNE SOUS LES CAROLINGIENS ET LES ROYAUMES DE PROVENCE ET DE BOURGOGNE (741-1032)

CHAPITRE I

(suite)

6. Louis (l'Aveugle), roi de « Provence-Bourgogne » et empereur

- *L'interrègne* (11 janvier 887 - automne/hiver 890)

Dès la mort du roi Boson, l'héroïque et ambitieuse Ermengarde entreprit des démarches pour faire nommer roi son fils Louis. Celui-ci très jeune était hors d'état de continuer la lutte contre les troupes franques et les anciens fidèles de Boson avaient bien d'autres soucis.

Ermengarde se rendit auprès du souverain légitime de Vienne, le lointain empereur Charles-le-Gros, roi d'Alémanie devenu aussi roi de Francie occidentale à la mort de Carloman en 884 (50). L'empereur s'était retiré en Alémanie après sa campagne catastrophique contre les Normands en 886. Il ne promit rien pour Louis mais donna des biens à Ermengarde et à sa mère Engilberge. Charles jugé débonnaire et faible fut détrôné et remplacé par son neveu Arnulf en novembre 887.

Alors, dit Réginon, « les royaumes qui avaient été soumis à la domination de Charles (le-Gros) se fractionnent en rompant le lien qui les

(50) Un diplôme de juin 887 est daté de l'an après la mort de Boson, « Charles empereur régnant » (R. D. 864). Un autre de 889 est daté « an II après la mort de Charles » : après 888 les pays entre Rhône et mer se considéraient sans souverain.

unissait et, sans attendre leur seigneur naturel, chacun chercha à se créer un roi tiré de ses propres entrailles ».

En janvier 888, *Rodolphe* (I^{er}) se fit couronner roi à Saint-Maurice-en-Valais par une assemblée de grands et d'évêques. Il entra vite en conflit avec Arnulf.

Ermengarde profita de cette circonstance favorable à ses projets en allant rencontrer Arnulf en mai 889 à Forchheim. Celui-ci la reçut suivant son rang (« sa parenté ») et lui donna l'assurance de sa protection royale pour Louis (« son fils ») qui était d'ailleurs son cousin. En 890 environ se trouvèrent réunis à Varennes (lieu inconnu) des fidèles du jeune Louis fils de Boson (*Ludovici filii Bosonis*) : des évêques de Grande-Provence (dont Bernoin de Vienne), des comtes et des seigneurs (dont Richard-le-Justicier).

Sur le plan régional une large approbation se confirma en faveur du fils de Boson, ainsi qu'en témoigne un texte curieux, *la Visio Karoli* (51) rédigé plus tard pense-t-on dans l'entourage de l'archevêque de Vienne, Léger (1030-1070).

Le pape *Etienne V*, enfin, après une démarche de *Bernoin*, archevêque de Vienne, lui remit une lettre où il exhortait tous les pontifes de la Gaule cisalpine à « constituer unanimement pour roi du peuple de Dieu, Louis, petit-fils de l'empereur Louis (II) » (52).

• *Louis, roi de Provence-Bourgogne*

Les efforts d'Ermengarde furent couronnés à *l'Assemblée de Valence en 890* (fin de l'automne / début de l'hiver) où se réunirent sous la présidence de Bernoin :

- Les archevêques de Vienne, Lyon, Embrun et Arles.
- Des évêques dont on n'a plus les souscriptions et sans doute des grands laïques.
- Deux envoyés d'Arnulf (un comte d'Alémanie et un évêque).

L'élection fut, cette fois, sans histoire avec l'appui officiel du pape et de l'empereur. Il fut rappelé que le roi était petit-fils de roi : Boson paraît ainsi discrètement blanchi de son titre infamant d'usurpateur. Comme Louis était un peu jeune, il sera soutenu « par des princes expérimentés et vaillants, *le duc Richard* (son oncle) et *la reine Ermengarde* (sa mère), d'une prudence consommée » (R. D. n° 882).

A part la « Grande Provence » dont le Viennois, le royaume

(51) Ce texte a été trouvé dans la bible dite de Vienne (à Bâle) : de MANTEYER Georges - *Des origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060)* - *La Paix en Viennois...* (dans *Bull. Soc. Statistique de l'Isère* - 4^e série - t. VII - pp. 87-189 (1904) : Charles (le Gros), descendu en esprit dans les régions infernales, reçoit le conseil d'assurer l'empire au fils d'Ermengarde, le « dernier » héritier du sang carolingien par sa mère. Voir aussi POUPARDIN René - *Le royaume de Provence* (1901) - o. c., p. 324.

(52) R. D. n° 878 et n° 879.

comprenait Lyon et l'Escuens méridional. Nous le désignons *Royaume de Provence-Bourgogne* (53).

Au début, c'est pratiquement Ermengarde qui gouverna, les actes sont assez nombreux mais de peu d'intérêt historique. Le comte Teutberg (d'Avignon et Apt), fidèle de Boson, rend à l'Eglise de Vienne la villa de *Mantaille* (*Mantula*). Les moines de Montiérender, chassés par les Normands, obtinrent de s'installer à Saint-Theudère qui devint plus tard Saint-Chef. Les moines de Tournus reçurent l'abbaye de Donzère car ils recherchaient toujours un refuge pour les jours d'invasions (54).

L'active et courageuse reine Ermengarde, veuve de Boson, devait mourir en 896 ou 897 car le 2 juin 897, Louis demanda des prières « pour le repos de l'âme de son père et de sa mère qui ont été ensevelis dans la cathédrale » de Saint-Maurice-de-Vienne, alors basilique du Sauveur.

• *Louis, roi d'Italie (octobre 900) et empereur (février 901)*

A la suite de la situation trouble de l'Italie depuis la mort en 875 de l'empereur, Louis II, la lutte pour le pouvoir fut vive et certains grands firent appel à Louis de Provence qui se lança dans l'aventure qui devait mal finir pour lui.

Dans un premier temps il fut couronné *roi d'Italie* à Pavie (11 octobre 900), puis *empereur* par le pape à Rome (15 ou 22 février 901)

Son adversaire, Bérenger, le contraignit de quitter l'Italie après mai 902 et il rentra à Vienne. Mais en 905, encore rappelé, Louis retourna à Vérone où il fut encore battu par ruse, on lui arracha les yeux, d'où le nom de *Louis l'Aveugle* (Ludovic orbus d'après Flodoard) sous lequel il est généralement connu dans l'histoire (55).

Il put revenir en Provence dès le 26 octobre 905 et bien que l'on connaisse une série de ses diplômes d'octobre 905 à décembre 927, sa royauté devint de plus en plus faible alors que la féodalité laïque et ecclésiastique fut de plus en plus puissante.

Avec son vain titre d'empereur, Louis resta confiné dans sa ville de Vienne et dans son palais désigné alors *Palais de l'apôtre saint André* où il est investi des fonctions de recteur du monastère de Saint-André-le-Bas.

(53) Comme pour Boson, le royaume ne porta pas de nom précis.

(54) L'abbaye de Donzère fera construire plus tard l'abbaye du Val des Nymphes qui, elle-même, construira la Garde Adhémar.

(55) Louis-le-Picux fit brûler les yeux de son neveu Bernard en 818 qui en mourut. Charles-le-Chauve fit crever les yeux de son fils Carloman qui s'était révolté.

Le soin des affaires est confié à son cousin *Hughes* (56), comte de Vienne dès le 7 avril 903 puis d'Arles et enfin duc ou marquis de Provence en 912. Liutprand le désigna « comte des Provençaux » et Flodoard, comte « *Hugo de Vienna* » ; il est aussi connu comme Hughes d'Arles. Il deviendra roi d'Italie en 926 jusqu'en 947.

Les archevêques de Vienne furent « chefs des notaires du sacré Palais » et remplissaient les fonctions d'archi-chanceliers (*Bernoin, Rainfroi, Alexandre*), ils fournissaient les notaires pour rédiger les préceptes royaux.

Parmi les grands laïques, on peut citer le comte *Siebod* en 925, un comte *Guigues* (était-ce un ancêtre des futurs comtes d'Albon ?), le comte *Teutberg* ancien fidèle de Boson qui lui avait donné la villa de Mantaille (*Mantula*), sorte de marquis de Provence, les vicomtes de Vienne *Bérillon* et *Ratburne*.

Comme nous l'avons dit, les Actes de l'empereur sont de peu d'intérêt, il s'agit de donations à ses fidèles et de concessions de terres et de droits aux Eglises comme l'avaient déjà fait Charles de Provence et Boson. L'empereur s'appauvrit de plus en plus car ces dons et concessions concernaient ses propriétés ou des droits du fisc.

Les diplômes concernèrent avant tout l'Eglise de Vienne et à un titre moindre les autres Eglises de Grande Provence : Lyon, Valence, Avignon, Arles, Marseille, Uzès, Viviers, Die, Grenoble, Aix, Embrun, Apt, Grenoble, Orange, Abbaye de Saint-Chef.

Les conciles, en particulier celui de 892 tenu à Vienne, proclamèrent la défense des possessions des Eglises contre la féodalité laïque.

Malgré la faiblesse de son gouvernement, Louis l'Aveugle paraît avoir vécu en bonne intelligence avec ses voisins et il n'y eut aucune tentative des souverains contre lui. Il est vrai que Hughes avait eu une entrevue en 925 à Autun avec le roi Raoul de France.

C'est le comte Hughes qui exerça la régence du royaume (57) ;

(56) Un texte d'époque signale « l'illustre marquis Hughes, qui administrait l'Etat sous l'empereur Louis, entouré d'évêques et de comtes ». Il sut avoir une forte autorité et s'efforça de soutenir l'Eglise, en particulier celle de Vienne où il embellit le buste de la relique de saint Maurice et fit effectuer des réfections et des constructions à Saint-Pierre. Il cassa aussi ses parents à des postes essentiels. Il était parent de Louis l'Aveugle (cousin issu de germain), sa mère, Berthe, était fille de Lothaire II et de sa concubine Waldrade. Il dut assister au plaid de Varennes en 890 et participa à la cérémonie d'élection et d'intronisation à Vienne de l'archevêque Rainfroi en 899.

(57) POUPARDIN René. — *Le Royaume de Provence...* (o. c.), 1901, pp. 190-196, indique les pays sous la souveraineté de Louis l'Aveugle : Provinces ecclésiastiques de Vienne (avec l'Uzège et le Vivarais), d'Arles, d'Aix, d'Embrun, de Tarentaise ; Evêchés de Maurienne, Belcy ; Le Lyonnais (rive gauche de la Saône et sur la rive droite ; Roanne, le Forez, Solorc, le Jarez, Vaugneray, du Mont-d'Or, Anse ; et partie transrhodanienne du pagus lugdunensis).

Louis continua à porter son vain titre d'empereur (*Hludovicus gratia Dei imperator Augustus*), à partir de 905 tous ses diplômes sont donnés à Vienne où il dut séjourner en permanence.

Avant de mourir, entre la fin de 927 et le milieu de 928, Louis perdit son titre d'empereur que son adversaire Bérenger lui ravit en 915.

En 924, le comte Hughes de Vienne s'allia avec le roi Rodolphe II de Bourgogne (fils de Rodolphe I^{er}) pour combattre *une invasion des Hongrois* qui venaient de traverser les Alpes, probablement par le Grand Saint-Bernard.

Bérenger, en lutte contre Rodolphe II, avait employé ces terribles cavaliers arrivés en Italie en 922, mais ils étaient dangereux aussi pour les populations et les villes italiennes et Bérenger les avait orientés vers la Gaule moyennant de lourds sacrifices financiers.

Les « barbares » moins nombreux que les Bourguignons et les « Provençaux » n'entreprirent aucun engagement sérieux et se déroberent suivant leur tactique habituelle sur leurs petits chevaux (58). Une partie fut massacrée dans les défilés alpins, mais le reste franchit le Rhône au sud et pénétra en Septimanie où Nîmes et d'autres villes furent saccagées. Mais en repassant le Rhône, une épidémie les décima et le marquis de Gothie extermina le reste. Cette invasion hongroise ne dut guère concerner le Viennois (59).

A la suite de l'assassinat en 924 de Bérenger, Rodolphe II semblait le maître de la situation, mais un parti d'Italiens hostiles aux Bourguignons, accusés d'être « grossiers et bavards », relancèrent la candidature de Hughes qui fut élu et couronné roi d'Italie à Pavie en juillet 926.

Hughes paraît avoir été remplacé comme comte de Vienne par *Charles-Constantin*, le propre fils bâtard de Louis l'Aveugle qui l'avait déjà cité dans des diplômes depuis 923 (*Karlo Constantino Ludovici orbi filio*). Flodoard le désigna aussi en 951 « *prince de Vienne* » en raison sans doute de sa haute naissance.

7. L'interrègne de 928 à 942 - Le Viennois sous les rois de France

Dès la mort de Louis-l'Aveugle (fin 927 / milieu 928) la situation devint indécise dans son ancien royaume et surtout en *Viennois* où les actes privés étaient datés des ans du règne de l'empereur Louis défunt ou même « sous le règne de Dieu en attendant un roi » et plus rarement des ans du règne du roi de France.

Le roi d'Italie, Hughes, vint rapidement en Gaule vers juin 928 où il rencontra en Bourgogne *Raoul, roi de France*, accompagné

(58) D'où le nom de *hongres* donné aux chevaux châtrés, pratique venant de Hongrie.

(59) Bien que Claude CHARVET (*Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye royale de Saint-André-le-Haut*, 1868, p. 42) parle des « incursions des Sarrazins et des Hongrois en 938 qui achevèrent l'entière destruction de l'abbaye de Saint-André-le-Haut » (?).

de Herbert de Vermandois, pour remettre au comte Herbert *la province de Vienne* pour la gouverner au nom de son jeune fils Eudes.

Ainsi le roi d'Italie dépouillait le comte de Vienne, Charles-Constantin, au lieu de mettre à son service son pouvoir et son autorité en vue de son élection comme roi. Hughes continuait à être tout-puissant dans le « Royaume de Provence » par lui-même et par sa nombreuse et remuante famille qu'il avait su caser aux postes clés, laïques et ecclésiastiques.

Cette cession de Vienne ne paraît avoir été suivie d'aucun effet, d'ailleurs Hughes n'avait aucun titre pour justifier cet acte et Charles-Constantin paraît être resté en possession de Vienne, la capitale du royaume de son père. Hughes retourna bientôt en Italie, on nota son passage à Vienne en novembre 928 et la signature de deux diplômes en faveur de Saint-Barnard à Romans et de Saint-Pierre à Vienne.

Néanmoins, Raoul de France dut considérer avoir des droits sur Vienne car en 931, puis en 933 et en 941, Charles-Constantin lui présenta des serments de soumission.

Vers 932-933, un parti de seigneurs italiens firent appeler Rodolphe II, pour remplacer Hughes comme roi d'Italie. Celui-ci traita avec le roi de Haute-Bourgogne en lui cédant « l'autorité royale en Provence vacante depuis 928 et tous les droits découlant de la souveraineté, notamment le domaine public, le fisc... Les comtés changèrent de seigneurs » (60), moyennant la promesse de Rodolphe II de ne pas intervenir en Italie. Hughes conservait ses propres domaines de Provence.

Cette cession ne concernait pas Vienne considérée par Raoul comme terre de France, nous venons de voir en effet que Charles-Constantin le reconnut comme souverain même après 933. D'ailleurs Flodoard écrivait vers cette époque : « Vienne fut livrée au roi Raoul par ceux qui la gardaient ». Ce fut la fin de l'histoire proprement dite du *royaume de Grande Provence*.

En résumé, le *Viennois*, comme d'ailleurs le Lyonnais et les territoires d'outre-Rhône (Vivarais et Uzège), furent sous la domination des rois de France, Raoul puis Louis IV d'outre-mer de 928 à 942. Après, on sait que le comte de Vienne, Charles-Constantin, reconnut en 943 l'autorité du roi de Bourgogne d'alors : *Conrad le Pacifique*.

C'est pendant cette période que se situent *des incursions sarrasines* qui n'atteignirent pas la ville de Vienne. On sait peu de chose de sûr sur le Viennois (61). Une charte du comte Hughes antérieure à celle de 926 pour le monastère de Saint-Pierre parle des « *païens* » et de leur « *cruelle persécution* ». Il devrait plutôt s'agir des *Hongrois* qui traversèrent en 924 le sud du royaume de Louis l'Aveugle. Une autre charte de l'archevêque Sobon de Vienne du 28 septembre 938 mentionne aussi des « *païens* ». On peut penser encore aux Hongrois qui passèrent en 935 de Bourgogne en Italie ou en 937 du Rhin en Bourgogne.

(60) D'après G. DE MANTEYER cité par POUPARDIN René dans *le Royaume de Provence sous les Carolingiens*, o. c., p. 232.

(61) CHARVET Claude, *Mémoire pour l'histoire de l'abbaye Saint-André-le-Haut* (o. c.), p. 42. Il est mentionné la destruction de l'abbaye en 938, sans donner de sources.

Pourtant les Sarrasins remontèrent bien le Rhône jusque dans le sud du Viennois et le Valentinois car leur passage y a été attesté par le moine Jean de Gorze qui fit partie d'une ambassade que l'empereur Otton-le-Grand envoya en 953 auprès d'Abd-el Rahman III en Espagne en descendant le Rhône. Dans le diocèse de Valence sous l'épiscopat de l'évêque Rémégair (élu en 907/908), des réfugiés campèrent autour de l'église de Valence (62).

Sous Louis-l'Aveugle, cloué à Vienne par son infirmité, aucune campagne militaire ne fut organisée jusqu'à sa mort en 928. C'est en 931 qu'une première expédition fut entreprise par Hughes avec l'appui d'un corps d'armée grec contre le Freinet (Fraxinetum), cela rendit quelque tranquillité à la région des Alpes (63).

8. Le royaume de « Bourgogne-Provence » (942-1032)

Depuis 933, les comtés de Vienne, de Lyon, le Vivarais et l'Uzège avaient été sous la suzeraineté du roi de France et Rodolphe II avait eu plus ou moins l'autorité sur le reste de l'ancien royaume de Louis-l'Aveugle infesté de Sarrasins (Alpes et Provence), en plus de son royaume de « Bourgogne ».

• A la mort de Rodolphe II (juillet 937), la couronne aurait dû revenir à son fils aîné — *Conrad-le-Pacifique* — mais Hughes, le roi d'Italie, très ambitieux, s'empessa d'aller épouser à Morges sur le lac Léman, Berthe, la veuve de Rodolphe II.

Conrad était encore jeune (15 ans environ) et la position de Hughes en Provence restait forte. Celui-ci agit pour que les comtés d'Arles et d'Avignon soient réunis entre les mains de Boson, son fils, puis d'un autre Boson, fils de Richard-le-Justicier.

Mais en 940, Otton I^{er} de Germanie, craignant la cession de la

(62) Depuis 737 environ les Sarrasins étaient restés en Espagne. Vers 842 et 850 on a signalé leur présence en Camargue et des incursions en Provence, notamment à Arles. C'est vers 890 que commença leur véritable installation en Provence en un lieu montagneux qu'ils fortifièrent : *Fraxinetum* (dans le Massif des Maures).

A partir de ce centre fortifié, des incursions sarrasines se produisirent le long de la côte et en Provence (Apt, Fréjus, Marseille...) puis à partir de 920 dans les cols alpins où ils pillèrent et rançonnèrent les voyageurs et les pèlerins ainsi que les fermes pour se ravitailler. Ils détruisirent la fameuse abbaye de la Novalaise (906), celle de Saint-Maurice-d'Agaune (Saint-Maurice-en-Valais - Suisse - 940), poussèrent même jusqu'à Saint-Gall en Alamannie — dont le monastère était illustre.

(63) Puis en 942 une deuxième tentative plus sérieuse contre le Freinet fut faite par Hughes en collaboration avec une flotte de guerre envoyée par l'empereur de Constantinople. L'escadre byzantine brûla avec le feu grégeois les navires sarrasins. Hughes pénétra dans la région montagneuse. Mais il ne poursuivit pas son action et traita avec les Sarrasins pour qu'ils surveillent les cols alpins, car il redoutait une intervention de Bérenger.

Les brigandages recommencèrent jusqu'en 983 où les neveux de Hughes, le comte Guillaume de Provence et son frère Ronbaud les battirent dans les Alpes et au Freinet.

Provence au roi de France, s'empara de Conrad et le garda en quasi-captivité près de lui jusque vers 942. Le jeune Conrad paraît être rentré alors en possession de l'héritage à la suite d'un traité entre Otton et Louis IV-d'Outre-Mer en novembre 942 à Visé-sur-Meuse en Lorraine.

Il y eut aussi, sans doute, renonciation de Louis IV au Viennois, au Lyonnais, car, à partir de 943, Charles-Constantin, comte de Vienne, assista aux plaids de Conrad-le-Pacifique. Le roi assista également en Viennois fin mars 943 à une grande assemblée des Comtes et Evêques dont, entre autres, Charles-Constantin et les prélats de Vienne (Sobon), de Lyon (Gui), de Valence (Aimon), de Mâcon, de Besançon.

L'ensemble des territoires placés alors sous la souveraineté de Conrad-le-Pacifique reconstituait à peu près l'antique Burgondie. Nous le désignons « *Royaume de Bourgogne-Provence* » car il garda son autonomie, tout en étant dans l'orbite de l'empire germanique, jusqu'à la mort en 1032 de son dernier roi, Rodolphe III.

Néanmoins, le « prince de Vienne », Charles-Constantin, paraît avoir conservé une situation spéciale vis-à-vis de Conrad puisqu'en 951 il se rendit à Mâcon auprès de Louis IV et lui fit même acte de vassalité.

Charles-Constantin resta comte de Vienne et continua jusqu'à sa mort (dernière mention en janvier 962) à reconnaître Conrad comme souverain. Il ne resta pas de trace de sa descendance.

Le roi Conrad (64) commença à jouer un rôle dans le Viennois après la mort de Charles-Constantin, on note ses diplômes de 962 (don de biens à un prêtre), janvier 967 à Vienne (en faveur de Saint-Pierre), 971 (confirmation générale à l'archevêque Théobaldus — Thibaud — des biens et privilèges de l'Eglise de Vienne). Dès lors la série des préceptes pour l'église cathédrale de Saint-Maurice reprit et se poursuivit jusqu'à la fin du règne de Rodolphe III : ce fut surtout Saint-André-le-Bas qui fut favorisée.

Conrad prit en charge lui-même le comté de Vienne, bien qu'on signale un certain comte Paton. Le roi est alors en possession du rectorat de Saint-André-le-Bas, ancienne possession des rois de Provence-Bourgogne, Boson et Louis-l'Aveugle. Il y remplaça les chanoines par des moines et l'abbaye fit l'objet de sa constante sollicitude. Son épouse, la reine Mathilde (Magtildis), fille de Louis IV et sœur du roi de France Lothaire II, s'associa généreusement aux pieuses dispositions de son époux et joua un rôle actif puisqu'elle dirigea un « siège » contre le château de Montbreton (Chanas) qui fut détruit (65). Elle mourut le 26 novembre 992, dix mois avant son mari, et fut inhumée à Vienne dans le groupe cathédral.

Son tombeau fut en effet transporté bien plus tard par les soins du grand archevêque Jean de Bernin († 1266) dans l'une des trois chapelles

(64) Dans les chartes et les chroniques : Conradus, Chonradus, Chunradus, Gonradus, Chuonradus ou Ghuonradus, Guonradus, Gunradus...

(65) Environ 965 : « *anno / quo / inclita / regina / Mathildis / castrum / de / Monte / Breton / destruxit* ».

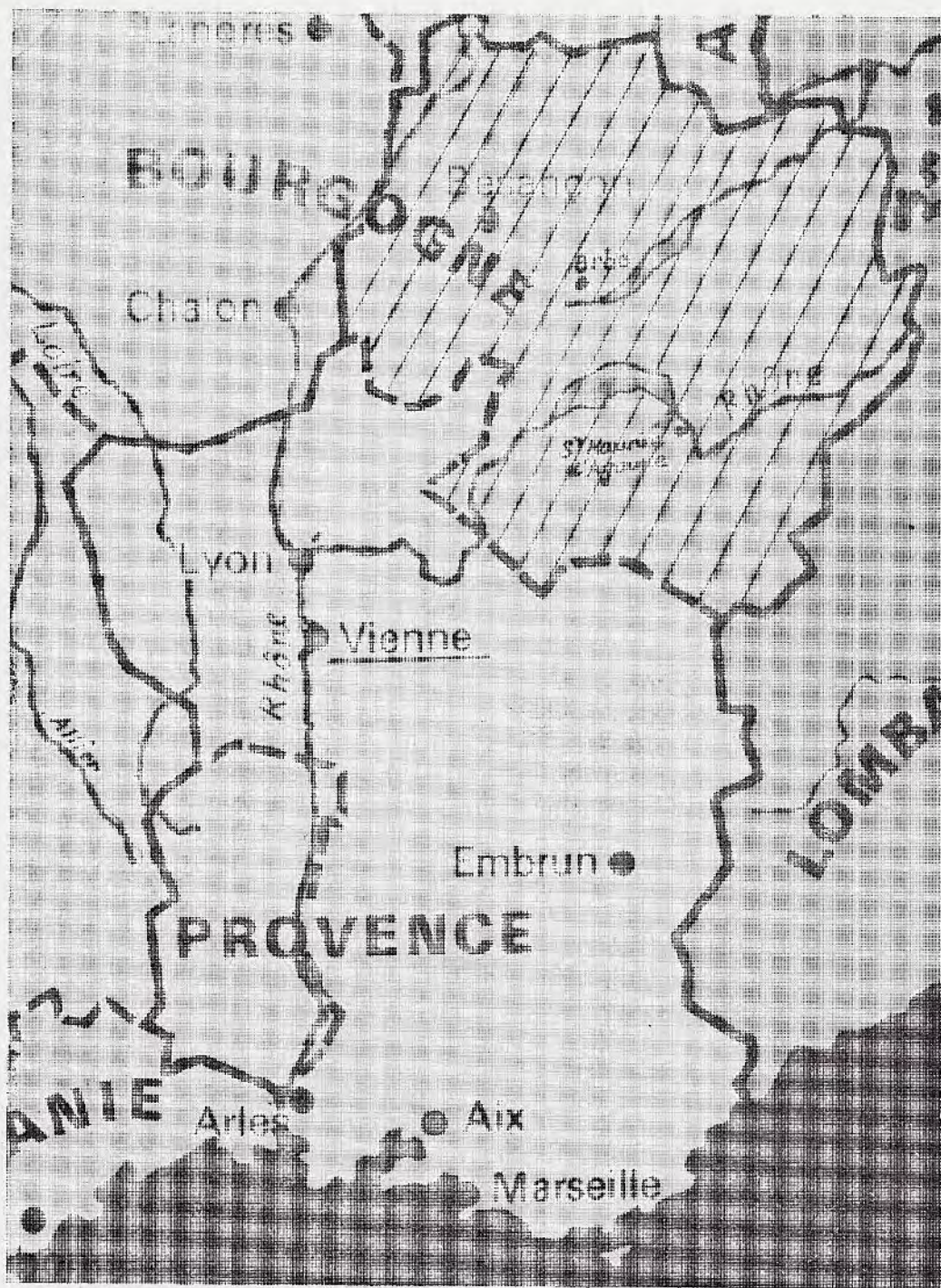


FIG. 22. — ROYAUME DE BOURGOGNE-PROVENCE (950)

Frontière en trait plein.

La partie hachurée est l'ancien royaume de Bourgogne
de Rodolphe I^{er} et Rodolphe II.

Tout le reste, marqué Provence, est l'ancien royaume de Louis-l'Aveugle,
fils de Boson, dont Vienne était la capitale (900-928).

du cloître qu'il avait fait construire sur l'emplacement au nord-est de la cathédrale actuelle. Au XVII^e siècle, A. de Rivail (66) releva l'obit et décrivit l'image de la reine peinte sur la paroi de la galerie de la chapelle Notre-Dame :

« Le six des calendes de décembre (26 novembre 992) est morte
« Mathilde, femme du roi Conrad, qui mourut le quatorze des calendes de
« novembre (19 octobre 993) et qui donna à Saint-Maurice la villa de
« Luzinay, avec ses serfs, ses serves et toutes ses dépendances. Person-
« nellement la reine a donné un grand encensoir en or massif et une croix
« d'or. Elle a donné en outre une couronne de lampes en argent massif
« pour mettre devant le sépulcre du Seigneur ». (67).

La peinture datant du XIII^e siècle, l'image n'est pas un portrait et les vêtements sont ceux du temps de Jean de Bernin. En 1612 Fabri de Peresc vit le sarcophage et l'image, sa description complète celle de A. de Rivail (68). Claude Charvet a reproduit dans un manuscrit l'image de Mathilde (et celle d'Ermengarde, veuve de Rodolphe III) déjà en mauvais état (69).

Le règne de Conrad, bien que très long (937/942 - 993), est le plus vide d'événements politiques de la dynastie rodolpheine, sans doute par suite du caractère du roi surnommé *le-Pacifique*. Il maintint de bonnes relations avec les Carolingiens. A l'ouest, Conrad soutint le roi de France Louis IV (d'Outre-Mer) et épousa sa fille Mathilde vers 964, elle était d'ailleurs la nièce d'Otton-le-Grand.

Malgré l'attitude effacée de Conrad, c'est sous son règne cependant que se situa l'événement le plus important de cette époque dans le sud-est de la Gaule, c'est-à-dire *l'expulsion des Sarrasins*. Mais cela concerna surtout la Provence dont les comtes eurent le mérite de chasser les envahisseurs après 80 ans de présence.

Le roi Conrad mourut le 19 octobre 993 et ne fut pas inhumé à Vienne en dépit d'une épitaphe tardive (XII^e siècle) encore existante dans l'église Saint-André-le-Bas.

Ce fut sans doute, comme son père Rodolphe II, à Saint-Maurice-d'Agaune (Saint-Maurice-en-Valais - Suisse) qu'il fut enterré. L'épitaphe a dû être posée en hommage au bienfaiteur de Saint-André-le-Bas, lorsque l'église fut reconstruite en 1152 sous la direction de l'architecte Guillaume Martin (70).

• *Rodolphe III le Fainéant (993-1032) (71)*

Fils de Conrad-le-Pacifique, il succéda à son père sans difficulté et fut couronné sans doute dans la cathédrale de Lausanne. Il se rendit en Bourgogne française où il assista à l'élection

(66) A. DE RIVAIL, *De Allobrogibus* (1844) p. 382. Traduction de CAVARD Pierre dans *La Cathédrale de Vienne en Dauphiné*, M 396 ou Ms 2 J-555 (1955).

(67) Il s'agissait de la chapelle du sépulcre construite à l'entrée ouest de l'église du Sauveur par l'archevêque Adon.

(68) Cité par DE TERREBASSE A., *Inscriptions de Vienne*, T. II, p. 208.

(69) Les deux dessins ont été publiés par P. ALLUT dans l'édition en 1868 des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'abbaye royale de Saint-André-le-Haut* de CHARVET Claude (voir figure).

(70) CAVARD Pierre, *Les inscriptions de l'église Saint-André-le-Bas* (1967), Ms 2 J 551.

(71) *Ruodolfus, Rodolfus, Rodulfus, rege in Gallia ou rege Jurense in Gallia.*

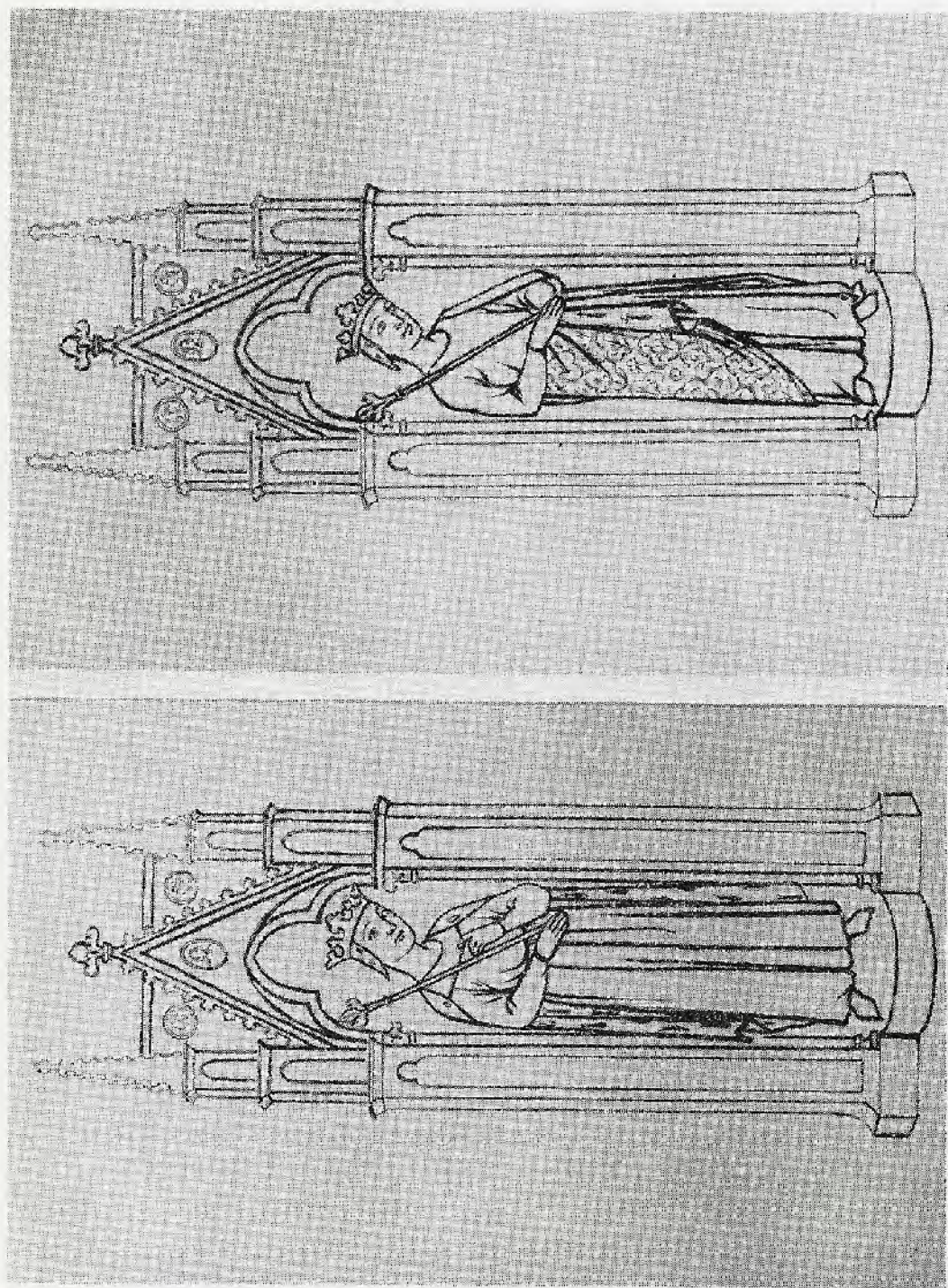


FIG. 23. — LES DEUX DERNIÈRES REINES DU ROYAUME DE BOURGOGNE-PROVENCE
INHUMÉES DANS LE GROUPE CATHÉDRALE DE VIENNE

A gauche MATHILDE († 26 nov. 922), femme du roi Conrad-le-Pacifique, fille du roi de France Louis IV-d'outremer.

A droite IRMENGARDE ou Ermengarde († 27 août 1058), femme du roi Rodolphe III-le-paresseux.
(Dessins de deux peintures murales faites au xiii^e siècle dans les chapelles construites par l'archevêque Jean de Bernin sur la place Saint-Paul et détruites à la Révolution).

d'Odilon comme coadjuteur du grand abbé Mayeul de Cluny, en présence des évêques de Lyon (Burchard, son demi-frère), de Genève et de Lausanne. En janvier 994 il est reçu à Vienne par l'archevêque Thibaud et signe un diplôme pour Saint-André-le-Bas. On ne sait pas s'il poussa son voyage en Provence mais en 996/997 il est de retour dans la partie helvétique de ses Etats (Saint-Maurice, Vevey, Orbe, Payerne) où il résida à peu près en permanence.

Les chroniqueurs de l'époque lui reprochèrent son manque d'énergie et l'un d'eux le désigna *ignavus* que les historiens ont traduit par « le fainéant ». Il se heurta tout de suite à la noblesse laïque avide de nouvelles terres et de nouveaux domaines. Il s'inclina par faiblesse mais chercha à contrecarrer cette opposition en constituant une puissante féodalité ecclésiastique et en s'orientant vers le protectorat de l'Empire Germanique.

Par une série d'actes, Rodolphe III abandonna des comtés à un certain nombre de prélats :

- en 996, la Tarentaise à son archevêque Amizon (à Moutier) ;
- en 999, le Valais à Hughes, évêque de Sion ;
- en 1011, le comté de Vaud à l'évêque Henri de Lausanne ;
- en 1023, le Val d'Aoste à l'évêque Anselme d'Aoste, frère de l'archevêque Burchard de Vienne (72).

Le métropolitain de Lyon, dont tous les suffragants dépendaient du royaume de France et seule la ville de Lyon restait rattachée au royaume de Bourgogne-Provence, ne reçut jamais les droits comtaux. On ne sait rien de précis pour les évêques de Grenoble et de Valence.

Enfin par le précepte d'Orbe (73), 14 septembre 1023, l'Eglise de Vienne qui s'était déjà enrichie de nombreux dons de Rodolphe III, reçut le comté de Viennois : Burchard devenait donc ainsi le premier archevêque-comte du Viennois.

En réalité ni Burchard, ni ses successeurs ne reçurent le titre officiel de comte, mais tous en eurent les prérogatives et les avantages temporels. L'archevêque de Vienne est bien le seigneur mais il faudra attendre les conflits de Bertrand-de-la-Chapelle (1327-1352) avec le Dauphin, pour voir cet archevêque s'intituler « comte de Vienne ». « Le titre ne reparait ensuite qu'occasionnellement et ce n'est qu'à partir du XVI^e siècle que les archevêques prennent régulièrement le titre de « Comtes de Vienne » de valeur diminuée puisque les archevêques avaient dû s'incliner devant les Dauphins (en 1450), mais il garde son prestige dans une société fortement hiérarchisée. « Comte de Vienne » et « Primat des

(72) DE MANTHEYER Georges, *Les Origines de la Maison de Savoie en Bourgogne (910-1060). La Paix en Viennois (Anse 1025) et les additions à la bible de Vienne (ms. Berne A. 9)*, (dans *Bull. Soc. Statistiques Isère*, 4^e série, Tome VII, 1904, p. 87).

(73) Orbe, au sud-ouest du lac de Neuchâtel, située sur un lieu de passage (voie romaine) de France en Italie, avait un vieux palais carolingien. Résidence royale de Lothaire II et ses frères, ils y réglèrent en 866 le partage des Etats de leur père ; Lothaire II y rencontra son frère Louis en 864 et 865, en 879 ; Louis III et Carloman vont y rejoindre leur cousin Charles-le-Gros avant d'attaquer Vienne.

Primats des Gaules », les archevêques tenaient à ces titres comme à la prune de leurs yeux : c'était leur gloire et la preuve qu'ils occupaient un siège illustre. Le premier de ces titres leur venait, Dieu sait après quelles vicissitudes de l'archevêque Burchard, et, au moment opportun, ils n'ont pas manqué de lui en faire honneur » (74).

La royauté s'appauvrisait sans cesse par des donations ou par des inféodations de biens du fisc consenties surtout à des Eglises. Rodolphe III tenta d'enlever à quelques grands leurs domaines patrimoniaux ou plutôt des terres fiscales concédées à titre temporaire à des seigneurs laïques ou usurpées par ces derniers sur les Eglises. Ce fut la révolte et le roi dut s'incliner.

Or, au x^e siècle, le comte et l'évêque tendirent de plus en plus à se considérer comme propriétaires des biens et des charges qu'ils possédaient du fait de leurs fonctions, alors que jusque-là les biens « concédés » ne sortaient pas du fisc. Ceci n'est qu'un des aspects de l'évolution qui aboutit à la constitution de la *féodalité*.

Quoi qu'il en soit Rodolphe III ruinait son royaume. Il avait pensé qu'il pourrait toujours garder la main sur les comtés (comitatus) ecclésiastiques car c'était lui qui « nommait » les prélats en droit et en fait au moins dans une partie des diocèses.

Mais par la suite, les grandes familles, favorables ou non au roi, imposèrent leurs candidats et aussi certains évêques-comtes sous-inféodèrent leur comté à des seigneurs laïques. Ce fut d'ailleurs le cas à Vienne où l'archevêque Burchard inféoda le comté de Viennois entre mars 1027 et octobre 1030 en deux parts :

- la partie septentrionale fut attribuée à *Humbert (II)-aux-Blanches-Mains*, beau-frère de l'archevêque Burchard de Vienne, comte de Savoie et de Bugey, avoué du chapitre et des abbayes de Vienne (75) ;
- la partie méridionale attribuée à *Guigues-le-Vieux* (ou l'Ancien), comte de Graisivaudan et d'Albon, frère de l'évêque de Valence, Humbert, avoué et cousin de l'évêque de Grenoble Mallein.

La ville de Vienne elle-même ne fut pas inféodée car dans les chartes des souverains germaniques cela a toujours été précisé.

La maison de Savoie (en Savoie depuis 926), et celle d'Albon (en Graisivaudan depuis 990) prenaient ainsi une importance exceptionnelle sous la tutelle de l'archevêque de Vienne. Cette importance s'accroîtra encore et dans notre région, les comtes d'Albon devenus Dauphins de Viennois acquirent peu à peu une

(74) CAVARD Pierre, *Vie et miracles du bienheureux Burchard, archevêque de Vienne* (1962) (M. 344).

(75) D'après Georges DE MANTEYER (*l. c.*), Humbert-aux-Blanches-Mains, connu du 25 janvier 1000 au 14 juin 1043, était neveu de l'archevêque de Vienne Thibaud qui précéda Burchard et petit-fils du comte Hughes.

DE MANTEYER (*l. c.*), pense que, Ulric frère et avoué étant venu sans doute à mourir sans enfants, Burchard décida d'inféoder le Viennois.

position prépondérante et leurs territoires constituèrent plus tard le *Dauphiné*.

Au début tout au moins jusqu'en 1142, ces deux maisons furent en bonne relation ainsi qu'avec l'archevêque de Vienne Burchard, lui-même favorable au roi Rodolphe III. Il y eut donc un certain équilibre des forces en face de celle de ses adversaires : le marquis de Provence, le comte de Belley et de Maurienne et surtout Otto-Guillaume en Bourgogne.

Conrad-le-Pacifique avait eu de bonnes relations avec les rois de Germanie, Otton (I^{er})-le-Grand († 973) puis son fils Otton II († 984). Rodolphe III alla plus loin avec Henri (II) de Bavière, son neveu, car celui-ci intervint en Bourgogne pour soutenir le roi contre ses ennemis intérieurs. Au traité de Strasbourg en 1016, Rodolphe dut lui confirmer sa fidélité et la promesse antérieure de lui céder son royaume à sa mort. Le roi de Germanie, devenu empereur, effectua en 1018 une expédition militaire en Bourgogne, depuis Bâle jusqu'au Rhône, contre les vassaux rebelles, en particulier contre Otto-Guillaume. Henri II mourut le 13 juillet 1024 et *Conrad II* (le-Salique) le remplaça (roi en septembre 1024, empereur en mars 1027).

Rodolphe essaya de reprendre ses promesses mais en vain ; il les confirma à l'empereur Conrad II, à la réunion de Bâle en 1027.

Le roi séjournait presque uniquement dans la partie helvétique de son royaume, en particulier à Orbe et à Payerne, car partout ailleurs les grands feudataires, dont Guigues en Dauphiné et Humbert de Savoie, devenaient de plus en plus maîtres du pays.

« Ce n'était qu'une ombre de royauté avec des domaines bien réduits que le dernier roi de Bourgogne laissait à son successeur éventuel lorsqu'il termina sans enfants le 5 ou le 6 septembre 1032, peut-être à Lausanne, sa vie misérable » (76).

Après un premier mariage avec Eltrude († vers 1009) qui intervint dans de nombreux diplômes à partir de celui de 994 pour Saint-André-le-Bas de Vienne, il s'était remarié le 24 avril 1011 avec *Irmengarde* (77). Rodolphe III lui donna, entre autres en 1011, la ville de Vienne avec les comtés de Viennois et de Sermorens, puis d'autres dons en Graisivaudan et en Savoie (78). En 1023, elle donna son accord « avec joie » lorsque le roi céda le comté de Vienne à l'Eglise de Vienne. Elle mourut le 27 août 1058 et fut inhumée dans le groupe cathédral de Vienne comme les veuves des rois Boson et Conrad-le-Pacifique. Au moment de la réfection de la cathédrale sous Jean-de-Bernin, son sarcophage fut transporté à Saint-Jean-des-Fonts, l'une des trois chapelles que l'archevêque avait fait construire sur la partie de la place Saint-Paul actuelle au nord-est de la cathédrale.

(76) POUPARDIN René, *Le Royaume de Bourgogne (888-1038)*, (1907), p. 144.

(77) *Irmengardi* (Irmengarde ou Ermengard ou Ermengarde).

(78) Rodolphe III nous a laissé deux diplômes datés du 24 avril 1011 à Aix-les-Bains concernant des dons à sa fiancée Irmengarde. Les Archives de l'Isère conservent l'un d'eux authentique. C'est le plus ancien document de ces Archives (CHOMEL Vital) (Fig. 24). SCHIEFFER Théodor, *Die Urkunden der Burgundischem Rudolfer* (1977), pp. 253-255.

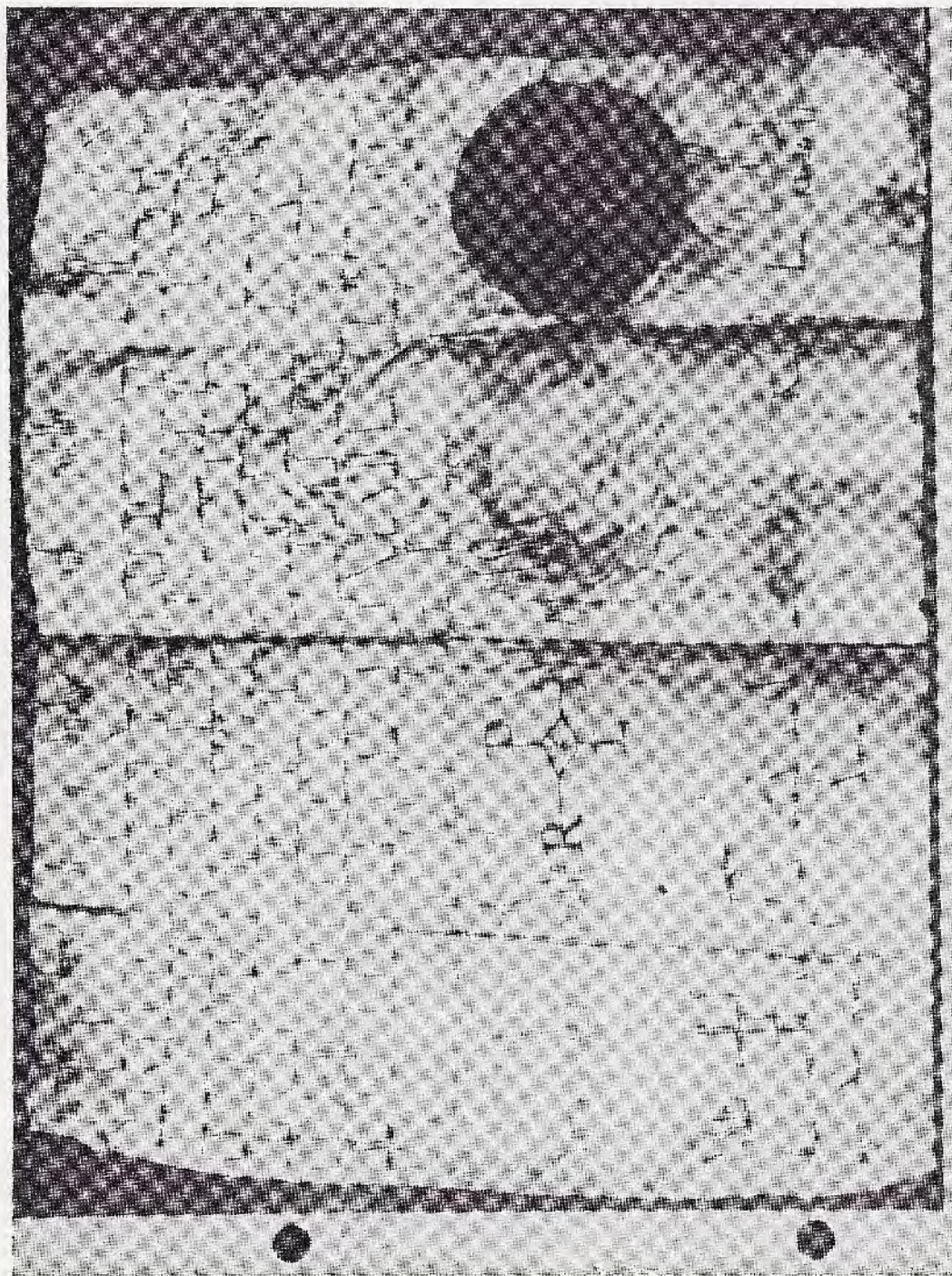


FIG. 24. — DIPLOME AUTHENTIQUE DU 24 AOUT 1011 DU ROI RODOLPHE III
DE BOURGOGNE CONCERNANT UNE DONATION FAITE A SA FIANCEE IRMENGARDE

(Archives départementales de l'Isère)

Par un autre diplôme, le même jour, au même lieu, Aix-les-Bains (Aquis), Rodolphe III donnait à Irmengarde la ville métropolitaine de Vienne avec son château de Pipet (Pupet castello), les comités de Vienne et de Sermorens.

(Renseignements aimablement communiqués par M. Chomel, directeur des Services d'Archives de l'Isère).

Il en avait déjà été de même pour Mathilde (veuve de Conrad-le-Pacifique) dans la chapelle voisine. Une peinture représentait aussi la reine Irmengarde. Voici l'épithaphe notée par A. Rivail et traduite par Pierre Cavard (l. c.) :

« Le six des calendes de septembre (27 août 1058) est morte
« Irmengarde (ou Ermengarde), femme du roi Rodolphe, qui
« mourut le huit des ides de septembre (6 septembre 1032).
« Ensemble ils ont donné à la sainte Eglise de Vienne le château
« de la cité, la maison dite des canaux et le comté de Vienne, avec
« tout ce qui dépendait du fisc royal ».

Pour son anniversaire, chaque année, un service funèbre avait lieu à la cathédrale à son intention. Les bénédictines de Saint-André-le-Haut, en reconnaissance des bienfaits que leur monastère avait reçus du roi Rodolphe et d'Irmengarde, s'y rendaient aussi en procession et y récitaient des prières devant son image.



Les 39 ans très troublés du règne de Rodolphe III, dernier roi du royaume de Bourgogne-Provence, ont eu trois conséquences capitales pour l'histoire de Vienne et de sa région :

- *Notre région*, comme l'ensemble du royaume de Bourgogne-Provence, va passer sous la domination de l'Empire Germanique. Cela durera longtemps, en particulier trois siècles pour le Dauphiné et même quatre siècles pour la ville de Vienne (de 1032 à 1450).
- *Les archevêques de Vienne seront dorénavant les véritables chefs de la ville et les Suzerains du Viennois* en raison de l'éloignement de l'empereur.
Bien entendu ils durent rendre hommage de temps en temps aux souverains germaniques.
- *L'inféodation vers 1030 du comté du Viennois par l'archevêque de Vienne Burchard fut à l'origine de la formation du Dauphiné (79).*

(79) DE MANTEYER Georges, *Bull. Soc. Statist. de l'Isère*, 4^e série, t. VII, pp. 148-149. « Quand il mourut (l'archevêque Burchard), il avait fixé pour trois siècles les bases de l'histoire politique du Viennois ».

TABLEAUX CHRONOLOGIQUES

1. — LES SOUVERAINS AYANT REGNE SUR VIENNE DE 741 A 1032

— *Pépin-le-Bref*

741 + 768 - fils de Charles-Martel, seul chef des Francs à partir de 747 - sacré roi en 751 - premier roi carolingien.

— *Carloman*

768 + 771 - fils du précédent.

— *Charles (I^{er}) ou Charlemagne*

771 + 814 - frère du précédent - seul roi des Francs après la mort de Carloman - Empereur en 800 (1^{er} empereur d'occident après la fin des empereurs romains en 476)

— *Louis-le-Pieux (ou le Débonnaire)*

814 + 840 - seul fils légitime vivant à la mort de son père Charlemagne - avait déjà régné sur Vienne à partir de 806, mais sous l'autorité de l'empereur.

— *Lothaire I^{er}*

840 + 855 - fils aîné du précédent - roi de la *Francie moyenne* après le traité de Verdun (843) et empereur.

— *Charles-de-Provence*

855 + 863 - fils du précédent - roi de Provence (Grande-Provence).

— *Lothaire II*

863 + 869 - frère du précédent, déjà roi de Grande-Lorraine depuis 855, il hérita d'une partie du royaume de Provence.

— *Charles (II)-le-Chauve*

869 + 877 - frère de Lothaire I^{er}, s'empara des territoires de son neveu Lothaire II à sa mort - il était déjà roi de *Francie occidentale* depuis 840 - à la mort de son neveu Louis II il acquit ses territoires et prit ses titres roi d'Italie, empereur (875).

— *Louis-le-Bègue*

877 + 879 - fils unique du précédent devint roi de *Francie occidentale* et d'une partie de la *Francie moyenne*.

— *Carloman*

879 + 884 - partagea avec son frère Louis III le royaume de son père Louis-le-Bègue puis devint roi unique à la mort en 882 de Louis III.
Il fut donc roi légitime de Vienne (en Bourgogne-Provence) mais se heurta à la dissidence de Boson.

— *Boson*

879 + 887 - bien que seigneur, se fit élire roi au concile de Mantaille (dans le Viennois) en 879 - il régna sur une partie de la Grande-Provence et de la Bourgogne en s'opposant par les armes aux rois carolingiens.

• 1^{er} INTERRÈGNE :

— *Charles-le-Gros*

884 — 887 - fils de Louis-le-Germanique (frère de Lothaire I^{er} et de Charles-le-Chauve) - roi d'Alémanie puis empereur, 881, puis roi de Francie occidentale à la mort de Carloman en 884 - détrôné en 887.

— *Arnulf*

887 — 890 - régna théoriquement sur Vienne.

— *Louis-l'Aveugle*

890 + 927/928 - nommé roi à Valence en 890 - roi d'Italie (900), enfin empereur (901).

• 2^e INTERRÈGNE :

928 — 942 - Raoul de France, puis Louis IV d'Outre-mer, rois de France, régnèrent sur Vienne (avec le comte Charles-Constantin (923 + 962) fils de Louis-l'Aveugle.

— *Conrad-le-Pacifique*

942 + 993 - roi de Bourgogne-Provence - fils de Rodolphe II roi de Bourgogne qui avait acquis la Provence.

— *Rodolphe (III)-le-Fainéant*

993 + 1032 - fils du précédent - dernier roi de Bourgogne-Provence.

2. — LES ARCHEVÊQUES DE VIENNE DE 741 A 1031

— <i>Wilicaire</i>	740/741	750/752	† 771 env.
— <i>Bertéric</i>	767/768		† 790 env.
— <i>Procule</i>	2 ^e moitié du VIII ^e siècle		
— <i>Ours</i>	794		÷ 796/801
— <i>Wolfère</i>	797/799		† 810
— <i>Barnard</i>	810		† 842
— <i>Agilmar</i>	842		† 859/860
— <i>Adon</i>	860		† 875
— <i>Otramne</i>	875/876		† 884
— <i>Bernoin</i>	884/887		† 899
— <i>Rainfroi</i>	899		† 906/907
— <i>Alexandre I^{er}</i>	906/907		† 926/927
— <i>Sobon</i>	926/927		† 949/950
— <i>Thibaud I^{er}</i>	957		† 1001
— <i>Burchard</i>	1001 env.		† 1031

CHAPITRE II

LA VIE CIVILE A VIENNE

1. Le réveil de la vie politique

Après le long sommeil politique de Vienne sous les Mérovingiens, puis la grande misère après les spoliations de l'Eglise par Charles-Martel, la situation était au plus bas. Mais la ville était encore à peu près intacte dans ses murs du Bas-Empire, elle se releva peu à peu avec les Carolingiens une fois la paix revenue.

Les rois pieux, sous la pression de l'Eglise, s'efforcèrent de faire rendre, au moins en partie, les biens religieux (1).

Les rois eurent des relations directes plus fréquentes avec la ville et intervinrent en sa faveur comme nous avons vu avec *Pépin-le-Bref*, *Charlemagne* lui aussi par ses ordonnances de caractère plus général. *Louis-le-Pieux* aurait pu avoir une attitude hostile lorsque son fils *Lothaire* (I^{er}) vint se réfugier dans le Viennois grâce à la complaisance de l'archevêque de Vienne *Barnard*. Son caractère débonnaire évita une réaction violente.

Le vrai réveil politique de Vienne eut lieu avec l'empereur *Lothaire I^{er}*, puis avec son fils *Charles, roi de Grande-Provence*, premier roi franc à résider dans le sud-est, à Lyon et à Vienne ou dans le Viennois.

La nomination du roi *Boson* à l'assemblée de Mantaille le 15 octobre 879 fut le grand titre de gloire de *Vienne devenue capitale du royaume de Provence-Bourgogne*. C'est à partir de cette date que Vienne fut parée du titre de « ville royale », titre qu'elle gardera longtemps. Le fils de *Boson*, *Louis-l'Aveugle*, vécut plus de 35 ans à Vienne et, bien que son règne fût moins glorieux que celui de son père, il connut la consécration suprême et fut nommé empereur par le pape à Rome en février 901. Il résida à Vienne jusqu'à sa mort.

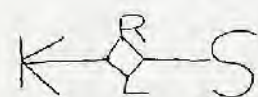
(1) Nous avons déjà vu que ces restitutions par les vassaux du roi étaient conditionnées par la fin des conflits, mais ceux-ci ne cessèrent vraiment jamais durablement. Les occupants laïques continuèrent d'ailleurs la plupart du temps à conserver la jouissance des biens jusqu'à leur mort.

Les rois de Bourgogne-Provence, *Conrad-(le-Pacifique)* et *Rodolphe III (le-Fainéant)* s'occupèrent personnellement de Vienne pour le plus grand bien de la ville et de sa région. L'attribution par Rodolphe, du comté de Viennois à l'archevêque Burchard et à ses successeurs, décida de l'avenir du Dauphiné pour trois siècles et de la ville de Vienne pour quatre siècles.

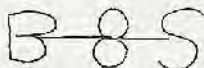
En notre temps qui se veut féministe, il est bon de rappeler qu'à cette époque lointaine, d'illustres femmes ont participé activement à l'histoire de Vienne : *Ermengarde*, *Mathilde* (fille et sœur de rois de France) et *Irmengarde*, les trois reines épouses de Boson, de Conrad et de Rodolphe III, ainsi que la vaillante Berthe, épouse de l'illustre comte *Girart de Vienne*.

Les trois reines et le roi Boson ont eu leurs sépultures à Vienne.

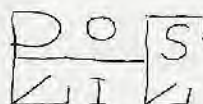
Voici les monogrammes des rois Charles-de-Provence, Boson, Louis l'Aveugle, Rodolphe III (2).



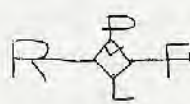
K(A)ROL(V)S



BOSO



HLVDOVICVS



RODOLF

2. Les Comtes, les Vicomtes et les Grands Seigneurs

Les comtes restent les instruments principaux de la politique du pouvoir. Ils sont choisis avec précaution par le roi notamment dans l'aristocratie franque des grandes familles austrasiennes. Ils deviennent mieux connus, nous en avons trouvé mention d'une dizaine, ce qui n'est pas beaucoup sans doute, mais rappelons que sous les Mérovingiens, aucun ne peut être cité. Certains d'entre-eux devinrent des personnages très importants, comme *Girart de Vienne* (843-871), *Hughes de Vienne* (ou d'Arles) (903-926), *Charles-Constantin* (923-962) et surtout *Boson* (871-879) qui se fit même élire roi et *Burchard* qui cumula sur sa tête les deux titres de comte et d'archevêque.

La vieille curie viennoise paraît avoir disparu, le comte gouverne avec quelques subalternes et vit des revenus de ses domaines de fonction (*comitatus*) et de biens personnels.

(2) POUPARDIN René, *Recueil des actes des rois de Provence (855-928)*, (1920). Les actes (*praeceptum* ou *auctoritas*) étaient rédigés, sous la haute direction du vice-chancelier, par le notaire :

sous Boson : vice-chancelier, l'archevêque de Lyon (Aurélien puis Etienne),

sous Louis l'Aveugle : vice-chancelier, l'archevêque de Vienne

Bernoin (18 mars 892 à 898),

Rainfroi (900 à 26 octobre 905),

Alexandre (19 octobre 907 à 3 juin 924),

Agilmar (842-860) avait été archichancelier de l'empereur Lothaire I^{er}.

Des *vicomtes*, dépendant directement des comtes, furent nommés sans doute à partir du comte Hughes : *Bérillon*, *Ratburne*. Celui-ci eut un fils, Sobon, qui fut prévôt du chapitre cathédral puis archevêque de Vienne de 926 à 949. Son deuxième fils, *Ratburne I*, fut vicomte de 912 à 945. Un fils de celui-ci, *Ratburne II* fut le dernier vicomte de Vienne (976-975) puis le titre disparut.

Parmi les descendants de cette famille, on a signalé dans trois chartes de 1080 le chevalier (*miles*), Bérillon, seigneur de Pinet (Henri régnant en Allemagne) (3).

A l'emplacement actuel des restes de Bocsozel (4), il y eut très tôt un château qui dominait la route d'Agrippa entre Lyon et Grenoble, au Banchet (Commune Mottier).

Ce château fut acquis au IX^e siècle par Boson puis son fils Louis-l'Aveugle et son petit-fils Charles-Constantin. Enfin la famille *Bocsozel* (parente des comtes de Maurienne) s'y installa en 1036, elle fut illustre en prenant la tête du mandement de Saint-André (La Coste-Saint-André) comprenant onze « villae ». Certains de ses chefs sont connus, on cite particulièrement François-le-Chastelard, poète, disciple de Ronsard, amoureux de la reine d'Ecosse, Marie Stuart, qui le fit tuer à la hache en 1563.

A l'époque des « rois de Vienne » (Boson et Louis son fils), Moras (Drôme) était une ville fiscale. Un château y fut construit de bonne heure en haut de la colline, détruit depuis sous Louis XIII. Le 6 juin 1009, le roi Rodolphe III donna à l'évêque de Grenoble, Humbert et à ses neveux Humbert (futur évêque de Valence), Guigues et Guillaume, fils de feu Guigues et de dame Fréburg, la moitié du château et des terres et propriétés de la Valloire (5).

Le neveu Guigues, qui est désigné par les historiens *Guigues I^{er}-le-Vieux* (ou *l'ancien*), prit possession de ces terres et fit construire non loin du Rhône et dans une position plus dominante que Moras, *le château d'Albon* qui deviendra le siège de son comté en Viennois. Son fils, Guigues-le-Gras, fut le premier à prendre le nom d'Albon, il assigna à sa jeune épouse (la deuxième) le nouveau château et ceux de Moras, Vals, Saint-Donat... en diocèse et comté de Viennois (R. D. n° 2066).

On connaît toute l'importance que prit cette famille. A partir de l'inféodation vers 1027-1030 de la partie méridionale du Viennois par l'archevêque Burchard de Vienne, au comte (d'Albon) Guigues I^{er}-le-Vieux ; ses successeurs devinrent « maîtres » de

(3) CAVARD Pierre, *La Noblesse Viennoise* (1964) - MS2J562 : Pinet, Moras.

(4) Trois articles non signés (peut-être de M. Vital CHOMEL) du *Dauphiné Libéré* de février 1971.

(5) *Cartulaire de Saint-André-le-Bas*, p. 249.

territoires importants qui furent à l'origine de la « *Province de Dauphiné* ».

Nous parlerons d'autres familles illustres du Viennois dans le livre IV.

Ainsi les comtes et les grands laïques devinrent de plus en plus puissants. Au fur et à mesure qu'ils s'attachèrent davantage aux centres de leur pouvoir, à un territoire déterminé, le sentiment de leurs origines (souvent austrasiennes) s'estompa et disparut. Ils prirent le langage et les habitudes des populations, un certain sentiment de particularisme se créa. Tout cela s'accrut lorsque l'hérédité des biens et des fiefs devint peu à peu la règle. Ce fut le *début de la féodalité*, leur puissance s'accrut au détriment de celle du souverain. Certains devinrent tout-puissants, comme Girart, véritable régent du royaume de Charles de Provence. D'autres, comme Boson puis plus tard Hughes de Vienne, se firent nommer roi. Comme l'écrivit le chroniqueur Reginon : après la mort de Charles-le-Gros, chaque peuple se choisit « un roi tiré de ses propres entrailles ».

Néanmoins, comme nous le verrons et contrairement à ce qui se passa souvent ailleurs, les archevêques de Vienne maintinrent leur puissance face aux comtes et même furent finalement maîtres du comté lorsqu'ils devinrent *comtes-archevêques de Vienne*.

3. La légende du Comte Girart de Vienne (6)

L'histoire de Girart est maintenant assez bien connue à la suite d'études modernes (Poupardin et Louis, *o. c.*), mais il fut longtemps plus connu par les chansons de gestes que sa renommée suscita vers le début du XIII^e siècle, soit plus de trois siècles après les événements. Ce décalage explique les écarts parfois importants avec la réalité historique (7).

Girart fut désigné sous les noms de Girart de Vienne, Girart de Roussillon et Girart de Fraite, mais c'est le même personnage qui n'eut d'ailleurs rien à voir avec Roussillon près de Vienne (8).

L'immense succès de la chanson de Girart de Vienne (Viane) entraîna au XI^e siècle un premier transfert géographique de l'épopée dans le comté de Roussillon et la Marche d'Espagne à Castel Rossello. Un autre transfert eut lieu, vers la fin du XI^e siècle, du Girart pyrénéen en Bourgogne sur le mont Lassois, près du monastère de Pothière, diocèse de Langres, fondé

(6) TARBE P., *Le roman de Girard de Viane par Bertrand de Bar-sur-Aube* (1850).

LOUIS René, *Girart, comte de Vienne, dans les chansons de gestes*, 2 vol. (1947).

CAVARD Pierre, *Girart de Viane. Vérité et poésie*, MS 2J 581 (7 janvier 1962).

(7) L'épopée dut se manifester d'abord par une tradition orale transmise par les batteurs de châteaux en châteaux, voire de monastères car Girart a laissé la tradition d'un bon chrétien défenseur de l'Eglise. Les différents auteurs inconnus arrangeaient l'histoire chacun à sa façon. Et puis la langue s'est peu à peu affinée, le haut Moyen-Age était auréolé d'un prestige que des auteurs lettrés voulurent « chanter ».

(8) Parmi les « Roussillon » connus, un seul a une origine ancienne, c'est *Castel Rossello*, déformation de l'antique *Ruscino* (en langue d'oc), qui donna son nom à la province de Roussillon dont il était la capitale jadis (des fouilles y sont faites actuellement). Les autres Roussillon (en langue d'oïl), une dizaine en Provence, Dauphiné, Franche-Comté, Bourgogne, datent du début du XIII^e siècle. Leur toponyme s'applique en général à des hauteurs fortifiées. Le château de Roussillon au sud de Vienne et aussi celui de Vienne (ancien fort du diable détruit le 3 décembre 1960) n'existaient donc pas sous ce nom au moins au temps de Girart, pas plus d'ailleurs que la famille des Roussillon - Annonay.

par Girart et son épouse Berthe. Le plateau inférieur de ce mont se nomme d'ailleurs aujourd'hui mont Roussillon.

C'est surtout la chanson de « Girart de Viane » qui nous intéresse car l'auteur (9) ne situe pas l'action et ses péripéties au hasard. S'il imagine les événements et parfois les personnages, il est certain qu'il connaît Vienne et il est intéressant de retrouver l'emplacement des principaux épisodes du siège de Vienne. Il s'agit, bien entendu, de *Vienne au XIII^e siècle* (fin XII^e - début XIII^e).

On retrouve divers lieux que l'histoire de notre ville permet d'identifier : la ville et ses monuments, le champ de bataille ou le camp de Charlemagne et l'Isle-sous-Vienne, enfin le Bois du Roi, les aqueducs et la fontaine de Charlemagne.

La donnée centrale historique est le siège de Vienne par Charles-le-Chauve à la fin de l'année 870. Autour de cette donnée se sont cristallisés tous les éléments de la fantaisie du poète.

D'abord Charles-le-Chauve est remplacé par Charlemagne mort pourtant depuis 56 ans, mais dont la réputation était alors universelle. D'ailleurs presque toutes les chansons de gestes se rapportent à la période faste du « Grand Empereur ». Au moment où l'action commence, le siège de Vienne dure depuis sept ans, or on sait qu'il fut assez court, en tout cas moins d'un mois.

• De la ville et ses monuments, on peut lire d'abord que la place est presque imprenable à cause de ses murailles. La ville est belle à cause de ses palais (la fort citée vaillant, la fort cité garnie, l'amirable cité).

« Haut sont le mur que païen ont formé
« A ferremant n'a pîcos aceres
« N'en paraît estre. I. (un) sol quarrel ostés
« Tout est li uns en le autre scellés.
« Fier i li Rosnes qui le cort par delez.
« Defors les murs cort le Rosne bruiant.

Le mur antique dont il s'agit alors (XIII^e siècle) était au sud de la ville et allait d'est en ouest depuis le pied de la colline au lieu dit Saint-Gervais (vers la gare S.N.C.F. actuelle) jusqu'au Rhône. Le vieux rempart sud de la conquête romaine avait alors été reconstitué. Il se raccordait d'une part à l'ancien mur le long du Rhône, et à un troisième le long du cours Romestang actuel.

Au XIX^e siècle, l'archéologue Allmer a examiné le dernier vestige du mur sud, que l'on allait démolir pour niveler la place de la gare. Bien que d'origine romaine il était désigné « mur des Sarrasins ».

Au pied du rempart coulait le ruisseau de l'uisin (ruisseau de Saint-Gervais) au fond d'un ravin qui rendait plus difficile l'approche et

(9) L'auteur se désigne lui-même :

« A Bar-sur-Aube. I. (un) chastel seignori
« La sist Bertrand en un vergier flori
« Uns gentis clerks qui ceste chançon fist...

Il fut un poète renommé à son époque (XIII^e siècle) et s'est présenté dans un autre manuscrit comme jongleur (*jugleres*).

D'après Tarbé, le poème comporte 6 934 vers en 3 parties. Sa lecture est assez difficile pour un non initié car la langue est archaïque et il faut constamment utiliser un glossaire. On est loin des poèmes épiques modernes. Les descriptions des paysages, des personnages, des monuments sont très superficielles.

En plus de l'édition de Tarbé (o. c., 1850), Louis (o. c., 1947) a signalé celle de Yeandle (1930, New-York).

La dernière publication du texte est celle de VAN EMDEN Wolfgang, *Girart de Vienne par Bertrand de Bar-sur-Aube* (1977). Il a choisi l'un des trois manuscrits du British Museum. Il existe aussi deux autres manuscrits à la Bibliothèque Nationale.

l'escalade, Fuissin était le nom du quartier situé entre la rue Boson (partie sud de l'ancienne Grande Rue), la cathédrale Saint-Maurice, le cours Romestang et le cours Brillier actuels.

« Haut sont le mur et le fossé plainier ».

La porte principale, à l'origine porte de Marseille ou d'Arles puis d'Avignon (sans doute à l'époque des papes d'Avignon), se trouvait à l'entrée sud de la Grande rue (rue Boson) et un pont-levis permettait le passage sur le fossé plein d'eau.

Maintenant le ruisseau est souterrain et passe sous l'actuel cours Brillier. Le reste d'une tour de cette porte a été démoli au siècle dernier ainsi que l'a signalé Joanès Ruf, le regretté conservateur des monuments historiques (10).

Le rempart sud du Moyen-Age, signalé par M. Chapotat Gabriel (article dans *Bull. des « Amis de Vienne »*) existait donc au temps de Bertrand de Bar-sur-Aube (XIII^e siècle). Nous pensons qu'il existait dès le XI^e siècle.

Parmi les édifices religieux, seule la *cathédrale Saint-Maurice* est signalée dans « Girart de Viane » sous les noms de « Moutier Saint Morice » ou « paroche Monsignor Scint Morise ». C'est la grande église de Vienne dédiée au grand patron de la Bourgogne dont Girart, ses frères et son « neveu » Olivier lèvent l'étendard : « De Saint Morisse ont l'enscigne apporté ». Les Français invoquent saint Denis.

Bertrand signale aussi *deux palais* dans la ville. L'un est assez facile à situer, il s'agit du palais des anciens rois de Provence-Bourgogne, successeurs de Boson, construit au rebord du plateau qui domine la Gère avec donjon, la « grant tor quarrée ». A partir de Burchard, ce palais supérieur appelé aussi palais vieux, était sous la garde des comtes-archevêques de Vienne, ce qui fut confirmé par les empereurs germaniques Conrad II en 1146 et Frédéric Barberousse en 1153 et 1165. Ce palais devait se situer vers la place actuelle des Capucins sur l'emplacement d'un ancien palais romain.

Quant au deuxième, on ne peut pas préciser s'il s'agit du futur Palais des Dauphins « assis emprès l'église Notre-Dame-la-Vieille », c'est-à-dire à l'emplacement de l'actuel Palais de Justice, ou bien s'il s'agit du Palais des Canaux construit par Conrad-le-Pacifique à l'emplacement de l'actuel théâtre municipal.

• *Le camp de Charlemagne* a été installé au sud de la ville. L'endroit n'est pas précisé mais d'après la description des combats il s'agit de cette plaine méridionale qui s'étend entre les côtes à l'est, le Rhône à l'ouest et, au nord, le rempart sud déjà décrit.

Elle ressemble à un jardin dont elle porte, dès le X^e siècle, le nom « Vallis ortonum » et en langue vulgaire, *Valorteys*. Au moment où l'auteur, Bertrand, a visité Vienne (début du XIII^e siècle), l'aspect est celui d'un vignoble à peine entrecoupé de terres cultivées. Pour faire de ce territoire un terrain propice aux batailles de l'époque, l'auteur parle d'une prairie semée de bouquets d'arbres, restes de la forêt antique (11).

« Desoz Viane, la fort cité antie,
« Estoit molt bèle et grans la prairie,
« i. (un) bois y et de grant ancesserie (antiquité)...

(10) Des vestiges du mur subsistent encore dans une boutique (Bigarrure) du cours Brillier à côté d'un café à l'angle ouest de la rue Boson et du cours Brillier.

(11) En 1025, dans une charte de Saint-André-le-Bas (Cartulaire, appendice, p. 257), on signale la villa Bierraa, avec vignes, prés, et des forêts défrichées (ce devait donc être récent). Or « Biara » désigne une plaine de Broussailles. Ce terrain se réduira et deviendra le Biara, entre les deux ruisseaux Bayet (Baio) et Roisson. En 856, sous Louis-de-Provence, ce terrain limitait au sud le val des Jardins. (CAVARD Pierre, *Girart de Viane* (o. c.), 1962, pp. 13-14).

Les combats (12) se passent donc dans le Valorteys traversé par trois voies publiques : une en bas des côteaux, une le long du Rhône et, entre les deux, la *via mediana* (rue Vimaïne). Malgré sept ans de batailles, sans résultats, la tactique reste la même.

Les Viennois effectuent des sorties, mais, plus faibles, ils se replient derrière le mur et relèvent le pont-levis. Du haut des murs ils repoussent les attaques des « Français ». Girart est soutenu par ses frères, par son neveu l'illustre Olivier et même sa nièce, la belle Aude :

« Une pucele (Aude) qui molt avoit biauté...
« Blont ot le poil menu recercelé...
« Et le viaire si frès et coloré
« Comme la rose que l'on queint en esté
« Et blanches meins et les doiz acez mez,
« Les hanches bases et les piez bien formés
« La chair ot blenche - plus que n'est flor de pré.

• Comme on ne voit pas le bout des combats, Olivier vient au camp de Charlemagne proposer un combat singulier dans *l'Isle-soz-Viane* contre Roland, le neveu du grand empereur.

Cette proposition, d'abord violemment repoussée, est finalement acceptée. On s'en remet au jugement de Dieu, le combat est décidé et aura lieu dans l'Isle, l'Isle-soz-Viane.

Quand on considère le quartier actuel de l'île, on ne peut croire que ce fut jadis une île et pourtant des textes, même assez récents, montrent qu'il en était bien ainsi. Chorier au XVII^e siècle a écrit que lorsque le Rhône était en crue, on ne pouvait pas se rendre à pieds secs au prieuré de Notre-Dame de l'Isle-sous-Vienne fondé en 1130. Même en temps normal, à la même époque, il était plus facile de s'y rendre en barque à partir du port du Colombier (13). Peu à peu la lône s'est ensablée et l'île a disparu mais le nom est resté. L'usage a voulu que l'île ait été l'île Barlet, mais c'est faux.

Le duel entre Olivier et Roland est un combat sans merci, les épées sont de véritables personnages : « Haute-Claire » d'Olivier, « Durendal » de Roland. Le combat est indécis jusqu'au soir, Girart, ses frères et Aude observent de loin, Charlemagne et les siens sont aussi attentifs. Finalement un ange sépare les adversaires et leur demande d'aller combattre les Sarrasins en Espagne.

Olivier et Roland se réconcilient et Olivier promet à son adversaire de lui accorder la main de sa sœur, la belle Aude.

Mais Charlemagne se méfie de son neveu et veut reprendre les combats.

En attendant il s'octroie une journée de chasse dans le *bois de Clermont* et, en poursuivant un sanglier (li pors), il s'égare et se trouve seul devant une fontaine. Pendant ce temps, Girart averti par un forestier, se rend dans le bois en passant par un souterrain (*crote*) avec ses chevaliers. Ils capturent l'empereur, mais au lieu d'en faire son prisonnier, le duc le reconnaît comme son souverain, lui fait hommage et, genou en terre, il se met à son service. Charlemagne accepte et la paix est faite.

(12) Les Viennois s'encourageaient en criant « l'enseigne Scint Moris » ou « Deus aidiez Scint Moris » et les Français « Montjoie Seint Denis ».

(13) Bibliothèque de Vienne - MS 166 - fol. 3 signalé par CAVARD Pierre (o. c.), à l'occasion d'une expertise à effectuer le 12 juin 1631 au « prioré de Nostre-Dame de l'Isle ».

Cette grande île, *l'île soz Viane*, fut mentionnée pour la première fois vers 1045 à l'occasion de la vente d'une saulaie au chanoine Guitger, sous l'archevêque Léger. (*Cartulaire de Saint-André-le-Bas*, Appendice n° 52).

Le port du Colombier était à l'embouchure du ruisseau de Saint-Marcel vers la rue Donna et au nord de la Chambre de Commerce actuelles.

Il est intéressant de noter dans le récit la présence simultanée de la fontaine, du souterrain et du bois.

D'après le contexte, *la fontaine* est une source existant encore d'ailleurs ; elle a été décrite par Monsieur Chapotat Gabriel, près de Saint-Benoît, hameau à l'est de Vienne, comme « un lieu sacré mégalithique ». Au temps de l'auteur de la chanson de gestes, elle avait dû encore conserver son caractère sacré. Au xv^e siècle, dans le terrier des comtes, on la désigne sous le nom de Fontaine-Charlemagne (14).

Le bois de Clermont s'est appelé plus tard *Bois-Royal* et une rue actuelle le rappelle encore.

Quant au souterrain ou grotte, on l'appelait grotte des Sarrasins ainsi que d'autres qui sont *les anciens aqueducs romains* de la vallée de la Gère. Il en reste des tronçons encore le long du Boulevard des Alpes, ancienne route Neuve, et les travaux récents vers le bas du cimetière en ont mis à jour des parties en bon état. Ces aqueducs aboutissaient, jusqu'au début du xix^e siècle, vers l'emplacement du théâtre municipal actuel (15).

Il n'y a pas de doute que Bertrand de Bar-sur-Aube avait dû entendre parler de l'exploit du roi burgonde, *Gondebaud*, décrit par Grégoire de Tours et que nous avons signalé au Livre I (les temps burgondes). Le roi, sur les conseils d'un fontainier, fit passer des guerriers burgondes par le grand aqueduc romain, ils pénétrèrent dans la ville assiégée vers l'an 500 et ouvrirent une porte de l'enceinte par où pénétrèrent les autres guerriers. Cette tradition populaire de la prise de Vienne par ce subterfuge s'est perpétuée jusqu'aux temps modernes.

L'auteur a pénétré lui aussi dans l'aqueduc car il décrit les parois « blanches comme neige sur gravier » et indique que l'on peut y circuler aisément. Girart s'en sert aussi pour ravitailler les assiégés mais Charles a son camp installé de l'autre côté de la ville ; il n'a rien soupçonné et le dit à Girart lorsqu'il le capture :

« ...Ne vit tel cave ni tel chemin ferré...
« Encore feussiez autre. VII. ans passé
« Ainsi que feussiez ne pris ne n'affamés ».

Ainsi le lieu de la chasse de Charlemagne est bien précisé, la source qui s'appela fontaine de Charlemagne coule, anonyme maintenant, mais le hameau construit à proximité, devenu un quartier de Vienne, a pris le nom de Charlemagne. Il est curieux de voir encore ce nom né d'une chanson de gestes vieille de six siècles, écrite à la gloire de l'illustre comte Girart de Vienne mort en 877.

On a été surpris que Boson n'ait pas été le grand héros d'une chanson de geste. Il succéda pourtant à Girart et eut réellement à lutter avec les rois carolingiens durement et longtemps. Il fut élu roi et le resta jusqu'à sa mort, il fut enterré dans la cathédrale de l'époque (église du Sauveur). Très généreux envers l'Eglise, il fit don d'un reliquaire pour le chef du grand martyr saint Maurice d'Agaunc. Louis René a pensé que « les luttes de Boson pour maintenir son indépendance ont créé une ambiance éminemment favorable au développement de la légende de Girart dans le sens d'une sorte de régionalisme politique et de l'hostilité à la centralisation franque ».

Comme nous l'avons dit, ce roman d'épées est difficile à lire, nos oreilles modernes ne comprennent pas ce langage archaïque et les pensées

(14) CHAPOTAT Gabriel, *Evocations* (mars-avril 1954).

(15) Voir les croquis manuscrits de SCHNEIDER, relevés au moment de la construction du premier théâtre municipal, à l'emplacement de l'ancienne *maison forte dite des canaux* (ce qui est déjà une indication). A cet emplacement s'élevait, aux temps romains, le palais des thermes. La maison des Canaux aurait été construite par Conrad-le-Pacifique († 993).

simples n'ont pas la même ampleur que dans les poèmes épiques de Victor Hugo.

Le grand poète romantique s'est inspiré du combat de Roland et Olivier dans le poème « Le mariage de Roland » de la Légende des siècles dont voici quelques vers :

« Ils se battent — combat terrible — corps à corps...
« Ils sont là seuls tous deux dans une île du Rhône...
« L'un s'appelle Olivier et l'autre a nom Roland...
« Le vieux Gérard dans Vienne
« Attend depuis trois jours que son enfant revienne
« Il envoie un devin regarder sur les tours ;
« Le devin dit : Seigneur, ils combattent toujours
« Pour la cinquième fois, voici que la nuit tombe
« Tout à coup Olivier, aigle aux yeux de colombe,
« S'arrête et dit : Roland, nous n'en finirons point
« Ne vaudrait-il pas mieux que nous devinssions frères
« Ecoute, j'ai ma sœur, la belle Aude au bras blanc,
« Epouse-la
« Pardieu ! je veux bien, dit Roland
« Et maintenant buvons car l'affaire était chaude.
« C'est ainsi que Roland épousa la belle Aude ».

4. Le comté de Viennois au début du XI^e siècle (16)

Cette période fut particulièrement faste sur le plan matériel pour l'Eglise de Vienne. Après des aliénations partielles du domaine de la couronne au bénéfice de Vienne, le roi Rodolphe III en arriva à la cession pure et simple du comté de Viennois aux Archevêques, mandataires de saint Maurice.

Le texte du *précepte d'Orbe* (14 septembre 1023) est intéressant :

« Au nom de la sainte et indivisible trinité, Rodolphe, par la faveur de la clémence de Dieu, roi.

« Parce que la perversité du siècle présent a continué d'empêcher les hommes, quels qu'ils soient, de s'appliquer avec le zèle convenable aux devoirs qui leur incombent, nous reconnaissons et en tout éprouvons que nous avons traité avec négligence bien des choses qui sont à réformer et à corriger, et que d'autres sont imputables à notre gouvernement. C'est pourquoi, comme c'était autrefois, c'est encore aujourd'hui la pratique des rois, quand ils ont manqué à la justice dans l'élaboration des lois temporelles, de tâcher du moins de rendre meilleure la condition de l'Eglise. Instruit par cet exemple, nous avons trouvé bon et décrété d'affecter désormais au service de Dieu et à son culte telles choses qui jusqu'ici étaient réservées à notre usage et à des fins purement humaines. Sachent donc à ce sujet tous ceux qui aiment réellement le culte divin que moi, avec l'approbation joyeuse de la reine Ermengarde (ou Irmingarde), mon épouse bien aimée, pour la recordation de nos âmes et le remède de nos péchés, je

(16) CAVARD Pierre, *Vie et miracles du bienheureux Burchard, Archevêque de Vienne* (Bibl. Municipale de Vienne - M. 344 - 2 juil. 62) ; DE MANTEYER Georges, *La Paix en Viennois (Anse 1025)* (dans *Bull. Soc. Statist. Isère*, 4^e série, tome VII, pp. 87-189 (1904).

donne à l'Eglise de Vienne, à saint Maurice son patron et aux évêques titulaires de ladite Eglise, qui seront ordonnés pour elle au cours des siècles, le comté de Viennois avec tous ses appendices (dépendances), soit dans la cité même soit en dehors : en particulier le château qui domine la ville et dont le nom propre est *Pupet*, et encore tout ce qui jusqu'à maintenant, en vertu d'une disposition légale, était perçu à notre profit par la main de nos mistraux (17). Tout cela, comme est dit, nous le donnons à cette Eglise et aux évêques dédiés à y servir Dieu, en telle sorte que si par tyrannie un roi ou quelque ennemi de l'Eglise de Dieu voulait le distraire de ladite Eglise et de Saint-Maurice et s'en emparer par violence, il soit condamné sans rémission à endurer avec le traître Juda le feu qui ne s'éteindra jamais. Et pour qu'on ajoute foi à ce que nous venons de faire et que cet acte soit respecté par nos descendants, nous l'avons confirmé de notre main et y avons apposé notre sceau

« Ecrit par moi, Abléer, prêtre indigne sur l'ordre du roi.

« Fait le 18 des Calendes d'octobre, l'an de l'Incarnation du Seigneur 1023, régnant le pieux roi Rodolphe, la trentième année de son règne.

« Donné au Bourg d'Orbe, qu'on nomme aussi les Tavernés » (18).

Malgré le ton habituel de tels textes, on retrouve la faiblesse du pauvre souverain sans prestige et sans activité gouvernementale (19). La « Perversité du siècle » atteste les craintes de l'an 1000 (ou 1033).

La reine Irmengarde (ou Ermengarde) avait dû se désister, car le 24 avril 1011, alors fiancée de Rodolphe devenu veuf, avait reçu déjà en toute propriété le comté de Vienne, ainsi d'ailleurs que celui de Sermorens (20). Elle donna plus tard à l'Eglise de Vienne le mont Salomon et le mont Arnaud, le 27 décembre 1028, pour assurer la subsistance des chanoines et certainement aussi améliorer la défense de la ville.

Vers 1030, trouvant ses charges civiles trop lourdes, l'archevêque Burchard inféoda le comté de Viennois entre le comte Humbert (aux-Blanches-Mains) de Savoie et de Bugey qui eut la partie septentrionale, et le comte Guigues d'Albon qui eut la partie méridionale. Burchard était « *comte de Viennois* », théoriquement suzerain des deux « *comtes en Viennois* ». D'après les événements ultérieurs mieux connus, Burchard n'inféoda pas la ville de Vienne proprement dite et ses abords immédiats, il fut seul « *comte de Vienne* ».

(17) Le *mistral* était un fonctionnaire chargé de percevoir les impôts et taxes.

(18) Traduction de CHARVAT Claude, *Hist. de la sainte Eglise de Vienne* (1761), p. 275, d'après les textes de J. A. BOSCO, *Viennae Antiquitates* (), p. 63 et DE J. LE LIÈVRE, *Histoire...* (1625), p. 250. Orbe, en Suisse, au sud-ouest du lac de Neuchâtel.

(19) Son surnom « *ignavus* » a été traduit l'ainéant dans son sens original.

(20) Le comté de Sermorens, rattaché politiquement en 1025 à celui de Vienne, résultait d'un démembrement des comtés de Vienne et de Grenoble. Il était limité à l'est par une « *frontière* » entre les Echelles et Saint-Vincent-du-Plâtre sur l'Isère (Entre-deux-Guiers, Saint-Laurent-du-Pont, Saint-Joseph-de-Rivière, Saint-Julien-de-Ratz, Pommier, Mont-Saint-Martin, Voreppe). A l'ouest, la limite était Beauvoir et Villeneuve-de-Marc (Marc : frontière).

En 1057 (1058) une transaction intervint le Sermorens fut partagé en deux : le comté grenoblois de Sermorens (Voiron), le comté viennois (Tullins), le premier inféodé à Humbert de Savoie, le deuxième inféodé à Guigues d'Albon.

En réalité le titre de comte ne fut pris que bien plus tard par les successeurs de Burchard, ils se contenteront d'abord d'être le seigneur de Vienne et de conserver une certaine suzeraineté sur les autres comtes en Viennois.

En résumé :

- *Le comté de Vienne*, alors sous les seuls ordres de l'archevêque, comprenait d'abord la ville avec Pipet (Pupet) dans son enceinte, la banlieue méridionale avec la plaine de Vallhorteyes jusqu'au ruisseau Bayet, la banlieue nord avec les territoires d'Arpod, de Trécin (Tressin, puis Estressin), d'Echaravelle (les Charavelles), les monts Salomon et Arnaud (depuis le 27 décembre 1028) l'ager de Brenniacum (le long des rives droites de la Gère et de la Véga depuis la porte de Saint-Martin jusqu'à l'église de Saint-Romain (près de la route de Septème, aujourd'hui disparue) toponyme disparu trop tôt pour passer dans la langue vulgaire.

- *Les parties inféodées du comté de Viennois* comprenaient :

- la partie de la maison de Savoie : les archiprêtres lyonnais de Meyzieu et de Morestel, les archiprêtres viennois de la Tour-du-Pin, Bourgoin, Crémieu, Artas et Communay avec les communes de la banlieue de Vienne dépendantes de l'archiprêtre de Beauvoir-de-Marc et placées en dehors du comté de Sermorens

- la partie de la maison d'Albon : les archiprêtres viennois de Roussillon, Saint-Vallier, Moras, Beaurcnaire, Romans et Saint-Marcellin.

Il est bon de noter que, politiquement, le Viennois ne débordait pas sur la rive droite du Rhône mais, par contre, comprenait au nord-ouest deux archiprêtres lyonnais. Inversement, le *diocèse de Vienne* avait des archiprêtres en Vivarais et en Forez sur la rive droite, dépendant politiquement du Lyonnais. Par contre sa limite nord-ouest comprenait : Chavanoz, Charvieu, Tignieu, Jamezieu, Satolas-et-Bonce, Saint-Quentin-Fallavier, Bonnesfamille, Diémoz, Valentin, Chaponnay, Marennes, Simandres, Communay et Sérézin (21).

Les limites sud de la partie savoyarde et celles nord de la partie des comtes d'Albon sont indiquées dans le texte cité de Georges de Manteyer. Il est surtout intéressant de noter que le « *Viennois de Savoie* » entourait Vienne à partir du Rhône au nord sur les trois-quarts du pourtour de sa banlieue, la limite savoyarde comprenait Seyssuel, Chuzelles, Villette-Serpaize, Septème, Pont-Evêque, Estrablin et Jardin. La limite nord du « *Viennois d'Albon* » aboutissait au-deçà de la Suze jusqu'au Rhône par les Côtes-d'Arey et Reventin.

Avant la mort d'Irmengarde (27 août 1058 d'après son épitaphe aujourd'hui disparue), la partie sud du Sermorens (ou comté de Tullins, ou Sermorens viennois) fut rattachée politiquement au Viennois et inféodée aux comtes d'Albon. Elle était limitée au sud par l'Isère, à l'est et à l'ouest par les localités déjà signalées (en note).

(21) Le découpage actuel de la zone pastorale interdiocésaine de la vallée du Rhône ne suit pas non plus les limites départementales (Isère, Rhône, Drôme, Loire, Ardèche). Elle se rapproche de l'histoire et de la réalité humaine toujours actuelle. Elle a été créée le 17 janvier 1967 avec Monseigneur Matagrin et le Père Marchand (récemment nommé évêque de Valence, sept. 1978) comme responsables. Monseigneur Mondésert, évêque auxiliaire, en est le chef actuellement.

5. Les habitants - Les Juifs

Les déplacements de population durent être importants dans la vallée du Rhône, soit pendant les invasions sarrasines et les expéditions de Charles-Martel, soit quand la paix fut rétablie et que les transactions commerciales se développèrent. La population était assez mêlée et, comme chacun gardait partout et toujours son statut juridique (certains conservaient alors les antiques lois burgondes ou lois Gombette), cela créait des inégalités et de la confusion vivement critiquées par les Eglises.

L'archevêque Agobard de Lyon, ami intime de l'archevêque Barnard († 810) de Vienne, célèbre polémiste adversaire de Louis-le-Pieux (-le-Débonnaire en l'occurrence) adressa de sévères critiques à l'empereur qu'il complètera plus tard au sujet des Juifs :

« Comment admettre que soient maintenues de telles différences de traitement entre des fidèles de l'empereur (Louis-le-Pieux) qui sont tous également fidèles au Christ ? Peut-on accepter qu'à cette unité, œuvre de Dieu, fasse obstacle une telle diversité de lois, que dans une même contrée, dans une même cité, voire dans une même maison, il arrive constamment, sur cinq hommes marchant côte-à-côte, assis côte-à-côte, aucun sur le plan des choses humaines, ne relève de la même loi, alors qu'au fond d'eux-mêmes sur le plan des choses éternelles, ils relèvent de la même loi du Christ ? » (22).

A Vienne, en particulier, on ne sait pas de quelles origines étaient ces nouvelles populations.

Par contre à cette période, ix^e et x^e siècles, les textes permettent de se faire une idée de *la prospérité de la colonie juive* qui pouvait disposer de biens tant en ville qu'à la campagne, la terre étant la principale richesse de ce temps.

L'installation des juifs à Vienne était déjà très ancienne. En l'an 6, le fils d'Hérode-le-Grand, Archelaüs, ethnarque de Judée, y fut exilé par Auguste qui le trouvait cruel et tyrannique envers ses sujets. Avec lui, vinrent sans doute des fidèles qui formèrent le premier noyau de la colonie juive. Ce fut sans doute un centre d'attraction pour les premiers missionnaires chrétiens venus d'Orient puis de Rome sur les pas de saint Paul. Le grand saint avait déjà fait ainsi en contactant d'abord les colonies juives. Il est vrai que dès l'institution des communautés chrétiennes, après le deuxième siècle, celles-ci veillèrent à éliminer tout facteur judaïsant.

L'exil d'Archelaüs à Vienne inspira sans doute *la légende de Ponce-Pilate* dont l'archevêque de Vienne Adon († 875) scraït à l'origine puisque, le premier, il a signalé l'exil à Vienne du procureur de Judée (23).

(22) Cité dans *Histoire de la France* (Larousse), 1970, t. 1, p. 199.

(23) CAVARD Pierre, *La légende de Ponce-Pilate* (dans *Vienne la Sainte*, 2^e éd., 1977, pp. 32-58).

La légende fut tenace et même actuellement, la Pyramide romaine au sud de la ville est encore considérée par certains comme le tombeau de Pilate. Au début du siècle, pourtant, les archéologues (Bizot Ernest, conservateur des musées de Vienne) ont nettement démontré qu'il s'agit d'un monument situé sur la Spina d'un cirque actuellement disparu. La Spina, enlerrée, existe encore en partie : *Découverte d'un cirque antique à Vienne, Isère*. (Extrait du *Bull. Soc. Academ. d'Archit.*, 1910).

En 517, au concile d'Epaone (Albon), dirigé par saint Avit, le 15^e canon concernait les relations avec les juifs :

« Le clerc de rang supérieur qui aura mangé avec un quelconque clerc hérétique sera privé un an durant de la paix de l'Eglise... Quant au repas des juifs, notre constitution interdit même aux laïcs d'y participer ; celui-là donc, quel qu'il soit qui a contracté cette tâche doit se garder de rompre le pain avec un de nos clercs » (24).

Au IX^e siècle, l'archevêque Agobard de Lyon, déjà cité, fit une polémique anti-juive à laquelle furent mêlés les archevêques *Barnard* de Vienne et *Eaof* de Chalon-sur-Saône. Après le synode de Lyon de 829, ils adressèrent à Louis-le-Pieux une lettre sur les « superstitions » des juifs, lui reprochant le traitement de faveur dont ils jouissent. Ils peuvent avoir des serviteurs chrétiens, d'où le danger de sabbatisation (le dimanche étant ouvrable chez les juifs), de ne pas faire carême et de manger de la viande d'animaux tués selon le rituel hébraïque. Le mélange des races était aussi invoqué. L'empereur était en effet très libéral et il avait même des conseillers juifs.

L'hostilité déclarée de la hiérarchie ecclésiastique locale, à Vienne en particulier, n'empêcha pas les rapports sociaux, ni les activités de la race juive en milieu chrétien. A partir du milieu du IX^e siècle jusqu'à la fin du X^e siècle, les chartes donnent une idée de leurs biens urbains et ruraux, *les Hébreux* (Hebreo ou Ebréo, leur dénomination officielle) sont déjà bien implantés (25) :

En 842 (ch. p. 212) - une terre des Hébreux dans la villa Brociano subteriore (le bas-Bressin, commune de Reventin).

En 849 (ch. p. 214) - une terre des Hébreux au lieu dit de Mars (dans l'enceinte de la ville sur la pente de Sainte-Blandine).

En 915 (ch. p. 226) - une vigne du juif Nathan, villa Trecciano (Estressin).

Vers 924 (ch. Cl.) - un courtil (petit jardin) du juif Lévi en Trecciano.

En 935 et 937 (ch. Cl.) - deux vignes du juif Nathan, dans la villa Bracost (Saint-Mamert des Côtes-d'Arcy).

En 925 (ch. 129) - une vigne, des terres achetées par les juifs Abbon et son épouse Madrona, dans la villa Ambalent (Chonas).

En 947 (ch. 99) - une vigne engagée contre un prêt à deux juifs Durabile et sa femme Colombe, dans la villa Castolatis (Chasselay sur Saint-Alban-de-Varèze).

En 950 (ch. 100) - vente d'une vigne par les juifs Aaron et son épouse Boneta in villa Vernio superiori (Haut-Vernioz) où se trouve une autre terre des Hébreux.

En 958-959 (ch. 105) - une vigne et un champ contigus sont vendus à David et Madrona sa femme, dans la villa de Vernioz jouxte la terre d'Isaac.

En 966-967 (ch. 64) - sous Conrad « roi de Vienne » (sic), Asterius et sa

(24) CHIVRET Claude, *Histoire de l'Eglise de Vienne* (o. c.), p. 647.

(25) Les sources : Cartulaire de Saint-André-le-Bas (ch.) et chartes de Cluny (ch. Cl.).

femme reçoivent, en garantie d'un prêt à un an, une vigne à Vitrosco (Vitrieu, commun de Vernioz).

En 973 (ch. 5) - David et Savora, consoladus et Bellons, mariés, reçoivent en garantie d'un prêt à deux ans, une vigne et un champ dans la villa de Moidieu (ager d'Estrablin).

En 975 (26) - « Moi, Astérius, hébreu, vivant selon l'antique coutume de mes pères, j'ai de concert avec mon épouse nommée Justa demandé à dom Aymoin, abbé du monastère de Saint-André, et au troupeau qui lui est confié, qu'il nous soit loisible d'échanger mutuellement certaines choses... ».

Il échange une terre de la villa de Vitrieu contre celle des moines jouxtant l'abbaye *dans les murs de la ville, dans le bourg public des Hébreux*, près de la terre des fils Lévi (in burgo videlicet publico Ebraorum).

Astérius se charge en outre des affaires des moines, d'être attentif à leur service et de les aider de leurs réserves.

Ont signé : Juda, Loup, Granellus, Salomon et Justus, hébreux.

Le bourg des hébreux, attenant le monastère de Saint-André, constituait le ghetto qui s'étendait depuis l'enceinte nord jusque vers l'actuel Hôtel de Ville. Il était limité à l'est par la rue Marchande et à l'ouest par la rue des Clercs. L'église paroissiale du quartier, construite plus tard à l'emplacement de la place Emile-Zola actuelle, s'appellera d'ailleurs Saint-Pierre-entre-Juifs (27).

Un diplôme de 961 du roi Conrad signale le « *Mont des Juifs* » (Mons Judaicus) situé au nord du ruisseau Saint-Gervais, sur la pente de la colline de Saint-Just (Crappum). Il était borné au couchant par le lieu-dit de Saint-Gervais, puis la terre de Saint-Jean (des Vignes), et au nord par le chemin qui descend de Saint-Marcel, aujourd'hui de Beaumur. Ce lieu a été encore signalé dans un diplôme de Rodolphe III, en même temps qu'une vigne à Jardin rachetée aux juifs. Par analogie avec un cimetière juif d'Arles désigné Mons Judaicus et en tenant compte de l'existence en ce lieu à Vienne d'une rue « Aud'Israel » en 1538, P. Cavard a pensé que ce lieu pouvait aussi être le cimetière des Juifs de Vienne (28).

(26) Dans le Cartulaire de Saint-André-le-Bas et dans *Histoire générale de Dauphiné* de CHORIER Nicolas (3^e édit. de 1971), p. 409, t. 1.

(27) CAVARD Pierre, *Evocations*, 1962, pp. 77-93.

LATOUCHE Robert, *Le Bourg des Juifs (Hebraeorum burgus) de Vienne (Isère) au X^e siècle*, 1960.

(28) CAVARD Pierre, *Evocations*, janv.-févr. 1962 (La Colonie Juive de Vienne, p. 77).

« Aud Israel » (ou Audi Israel) est le début en langue latine de la prière par excellence des juifs (Ecoute Israël... Deutéronome VI, 4-5).

CAVARD Pierre, *Le Prieuré de Saint-Pierre de Ternay* (1961), Ms 2 J 576, p. 8 bis.

La rue Juiverie est un nom de la fin de l'Ancien Régime, elle n'a jamais été un quartier juif. Elle débouche dans la rue Boson (ex Grand'Rue) presque en face de la rue du Rhône qui s'appelait rue de Jérusalem parce que l'Ordre des Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem y avait une maison. On a imaginé le nom Juiverie pour cette raison.

Après le x^e siècle, la « période rurale » est close et même il faut attendre le XIII^e siècle et spécialement l'épiscopat de Jean de Bernin pour voir citer de nouveau les Juifs, mais c'était le temps des épreuves et des vexations et leur condition deviendra précaire.

Le cartulaire de Saint-André-le-Bas nous a permis de préciser les lieux des terres juives, mais beaucoup d'autres textes ont disparu. Il est certain que les « Hébreux » ont pu vivre à peu près comme les chrétiens et pratiquer leur propre religion. Claude Charvet a signalé l'existence de synagogues rue Marchande.

La protection morale des moines de Saint-André-le-Bas était importante. Il est vrai que depuis plusieurs siècles, les Juifs étaient doués pour le négoce, ils étaient surtout des marchands et certains devinrent intendants des moines qui y trouvaient leur intérêt.

En résumé, l'esprit de tolérance paraît avoir régné à Vienne à cette époque.

6. La vie économique

On a parlé de renaissance politique, on peut aussi parler de renaissance économique. Après la ruine matérielle de l'Eglise, celle-ci récupéra peu à peu ses biens et sa puissance. Les églises furent réparées ainsi que les monastères, une nouvelle cathédrale, l'église du Sauveur, fut même construite nettement plus grande et plus belle que l'ancienne, dite Saint-Maurice-le-Vieux. La terre reste la richesse principale.

Tout cela entraîna un développement économique important, mais nous n'avons pas de renseignements précis sur la vie commerciale et artisanale de l'époque.

Par contre la *monnaie viennoise* sous les carolingiens, leurs successeurs et l'archevêché illustre ce développement (29).

Vienne aurait été l'un des cinquante (environ) ateliers créés par Charlemagne dans le cadre de la réorganisation de l'administration.

Cependant c'est seulement du règne de *Louis-le-Pieux* (814-840) que datent les produits de provenance assurée. On ne monnaya que l'argent en monnaie de bon aloi, les deniers furent de poids uniforme (1,75 g).

à l'avvers HLVDVICVS IMP entoure une croix dans le champ,

au revers VIENNA CIVIS en travers dans le champ.

Sous *Charles-le-Chauve* (840-877) :

à l'avvers GRATIA DEI REX (Roi par la grâce de Dieu) avec un monogramme,

au revers VIENNA CIVIS avec une croix dans le champ.

(29) VASSY André, dans *Pages Viennoises* (janvier 1938).

VILLARD André, *La monnaie viennoise* (Gap, 1942).

Cet article était rédigé lorsque parut l'étude de RENAUD François, *Le Monnayage de Vienne-en-Dauphiné* (dans *Bull. Amis de Vienne*, n° 73, 3^e trim. 1978).

Sous *Boson* (879-887), la situation fut difficile en raison des combats et de l'hostilité des carolingiens. La matière est fortement alliée de cuivre et de poids plus faible :

à l'avers BOSO GRACIA DEI avec REX dans le champ,
au revers VIENNA CIVIS avec une croix dans le champ.

Sous *Louis l'Aveugle* (890-901 † vers 928) :

à l'avers HLVDÖVICVS IMPERATOR (ou LVDOVICUS avec une croix et VI),
au revers VIENNA CIVIS avec une croix.

G. de Manteyer a cru que VI signifie V go Comes (Comte Hughes de Vienne ou d'Arles).

Avant la mort de Louis-l'Aveugle, l'archevêque *Sobon* aurait déjà frappé monnaie et continua après :

SC MAVRICI MOT (moneta Sancti Mauricii) ou SC MAVR VIENS.

Sous le roi *Conrad-le-Pacifique* († 993), après la mort en 962 du comte de Vienne, Charles-Constantin, on note des deniers marqués d'un C entouré de VIENNA CIVIS et au revers le nom de Saint-Maurice.

Les Logis ou hôtelleries dans l'histoire de Vienne jusqu'au XVIII^e siècle

par

Charles JAILLET

(suite et fin)

POSTFACE

« Le pèlerinage, un chapitre bien actuel de la sociologie religieuse ! »

Histoire du diocèse de Grenoble (sous la direction de Bernard Bligny), 1979, p. 347.

Cette postface a été inspirée et en partie alimentée par les œuvres de deux confrères éminents — mes contemporains, puisque le premier est mon aîné de 8 ans et 2 mois et le second seulement de 8 mois — dans le temps où notre ville allait fêter le huitième centenaire des *Martyrs de Vienne et de Lyon*.

M. Pierre Gaxotte, agrégé d'histoire et de géographie, membre de l'Académie française, a écrit, dans son article intitulé *Les Communes : une conspiration des bourgeois* (*Historia*, n° 365, avril 1977) le paragraphe que voici : « A l'origine, les bourgeois sont des commerçants et pas autre chose... Le commerce à longue distance a été pratiqué en règle générale par une classe nouvelle, née du déchet des autres. Les premiers marchands sont partis de rien, c'est-à-dire avec rien d'autre que leur courage, leur hardiesse, leur intelligence. C'étaient des coureurs d'aventure, paysans qui sont allés en pèlerinage et qui ne retournèrent pas au pays, colporteurs, mendiants de profession, soldats mercenaires en quête d'emploi, conducteurs de barques et de chariots, chemineaux louant leurs bras pour la moisson et la vendange, tous confondus dans une même vie errante, hasardeuse et précaire. » Ceci et cela sont fort bien exposés.

M. René Héron de Villefosse, archiviste paléographe, conservateur en chef honoraire des musées de la ville de Paris, est le fils d'Antoine Héron de Villefosse, de l'Institut (Académie des Inscriptions et Belles Lettres), qui fut directeur des musées nationaux, et auteur, particulièrement, de l'excellent article intitulé :

Le châtimement de Lycurgue, mosaïque découverte à Sainte-Colombe-lès-Vienne (Rhône), publié dans le bulletin de notre société n° 4 (1908), pp. 47-63. Cette mosaïque gallo-romaine est une des plus belles pièces de notre riche Musée lapidaire. Or, il y a un an et demi, M. René Héron de Villefosse a publié un ouvrage particulièrement intéressant pour nous, auteur et lecteurs de ces pages, ouvrage qu'il a nommé : *Histoire des grandes routes de France*. Le titre du chapitre II est singulièrement suggestif : « *Pèlerins, marchands, moines et chevaliers* ». Que je fasse observer, au passage, que, originairement, le mot « *pèlerin* », venant du latin ecclésiastique *pelegrinus*, signifiait « *étranger, voyageur* » et que ce ne fut que plus tard qu'il prit le sens que tout le monde connaît. Ces deux publications font bien ressortir le rôle de tout premier plan joué par les voyageurs et les pèlerins pour le peuplement des villes et la nécessité qui s'imposait impérieusement d'avoir et de maintenir, pour leur séjour plus ou moins long, pour leur gîte d'étape, des logis ou hôtelleries, *les logeant*, selon l'expression consacrée, *à pied, à cheval, ou en voiture*. On comprend aisément que Vienne, située à la fois sur une voie terrestre et sur une voie fluviale, et, de plus, à la croisée de plusieurs chemins, ait eu un nombre de ces logements aussi important qu'il est montré dans la présente étude.

L'ouvrage de M. Héron de Villefosse illustre et renforce beaucoup ce que j'ai moi-même écrit. Pour ne citer que quelques exemples, je retiens l'équivalence de « *maison* » (*mansiones*, en latin) et d'*hôtellerie* (p. 37), la mention faite du temple de Mercure sur les collines dominant les routes, de ce « *Mercure, protecteur des voyageurs, des marchands et même des voleurs, (dont le) correspondant gaulois se nommait Lug.* » (p. 36). Je crois bon d'ajouter que c'est à ce dernier que la ville de Lyon doit son nom, puisque *Lugdunum* résulte de *Lug* et de *dunum*, forteresse. (Dauzat et Rostaing, *o.c.*, p. 420). Et puis les citations des saints et des saintes pour la dévotion desquels avaient lieu les grands pèlerinages : les Saintes-Maries-de-la-Mer et leurs compagnons (p. 45), Saint-Jacques-de-Compostelle (p. 116), et combien d'autres encore. Le livre abonde en détails précis du plus haut intérêt. C'est ainsi qu'on apprend que dans la région du Boulonnais, sainte Madeleine était devenue la patronne des hôtelleries (p. 41) (la raison n'est pas difficile à trouver), indication très amusante pour nous, puisque, nous le savons, un tenancier du *logis de Saint-Nicolas* (au nom constituant un antidote à l'idée qui vient à l'esprit au nom de sainte Madeleine) s'appelait Antoine (encore un nom évocateur !) Boulonnois (nous dirions aujourd'hui : Boulonnais) ; qu'il fallait 18 jours pour aller de Paris à Lyon (pp. 102-3) ; que, en 1553, « *dans une auberge normale, la dînée du voyageur à cheval (coûtait) 12 sols et la couchée 20 sols* » (p. 85). La ville de Vienne est citée une douzaine de fois et on remarque qu'elle se trouve sur l'un des neuf « *grands chemins essentiels, fréquentés par les*

courriers du roi, (celui) *de Lyon à Marseille par la vallée du Rhône* (p. 85). Chemin faisant — n'est-ce pas le cas d'employer cette expression ? — l'auteur fait renaître le nom de certains logis que, — pour « *actualiser l'histoire* », comme on dit, — il appelle généralement auberge ou hôtellerie : *l'Ange* à Montpellier ; *le Cheval Blanc* à Paris, à Nolas, à Tarbes ; *la Couronne* à Chalons-sur-Marne ; *la Croix Blanche* à Béziers et à Saint-Girons ; *l'Ecu royal* à Etampes et à Montbard ; *l'Etoile* à Tournai et *la Belle Etoile* à Tarbes ; *la Galère* à Fontainebleau et près de Blois ; *le Louvre* à Nîmes ; *le Lion d'Or* à Fontainebleau et à Moulins ; *Saint-Nicolas* à Sombornon ; *la Tête Noire* à Saint-Symphorien-de-Lay, soit 11 noms, chacun étant semblable à l'un des 48 dénombrés à Vienne, auxquels on peut ajouter *la Belle Image* à Moulins ; *le Léopard* à Auxerre ; *la Lune* à Orthez et *la Sirène* à Meaux, qui n'existent pas à Vienne. Cette énumération de 15 noms de maisons dans lesquelles le voyageur ou le pèlerin pouvait loger et manger sur son chemin, pour la France entière, par rapport aux 48 pour la seule ville de Vienne, fait bien apparaître le caractère tout à fait exceptionnel de celle-ci.

M. Héron de Villefosse (p. 83), au sujet des *logis de la Garde*, avance l'opinion originale que voici : « *Le souvenir des horreurs des Grandes Compagnies poussa des religieux à transformer leurs repaires abandonnés en petits hospices : La Garde-Guérin, en Lozère, dans les Cévennes, La Garde-Freinet, en Provence, dans les Maures. On y mit des moines qui, moyennant péages, vous garantissaient une hospitalité non troublée, dans les lieux sauvages propices aux guets-apens.* » Il y a, en France, 14 communes du nom de « *la Garde* » et d'innombrables lieux-dits dans d'autres communes. Je ne suis pas du tout certain que leur origine soit telle que vient de l'exposer mon distingué confrère. Quand je vois que Jean de la Garde fut un « *riche épicier, maître juré des épiciers de Paris en 1450* », cité par François Villon dans *Le Testament* (v. *Poésies complètes*, éd. de Robert Guiette et Gilbert Sigaux, 1968, p. 225), je pense plutôt que ce personnage devait son nom au *logis de la Garde* qu'avait tenu son père ou son grand-père. Puisque je viens de citer l'œuvre si riche du grand poète français qu'est Villon, je ne puis résister au plaisir de dire que dans ses poèmes, il mentionne 14 noms d'auberges, hôtelleries, tavernes ou cabarets parisiens, au sujet desquels je suis assez perplexe en ce qui concerne leur distinction fournie par les commentateurs (exemple : *la Mule*, donnée comme taverne : pourquoi pas logis ?). Six des noms parisiens se retrouvent à Vienne : *le Bœuf Couronné*, rue de la Harpe ; *le Cheval Blanc* et *le Mouton*, même rue ; *la Mule*, rue Saint-Jacques ; *la Pomme de Pin*, rue de la Juiverie, dans la Cité ; *les Trois Lys*, en un lieu non déterminé. Paris, en ce xv^e siècle, comptait 16 quartiers (o.c., pp. 208-16). J'ajoute que Grenoble conservait, autrefois, dans quelques-unes de ses rues et places, les noms de ses anciens logis : la rue Abel-Servien s'appelait

lait la rue du Bœuf, la place de Lavalette la place du Bœuf. La place de l'Ecu a disparu depuis longtemps.

Le remarquable ouvrage de M. Héron de Villefosse présente son chapitre IV sous le titre : *L'âge d'or des carrosses*. Il montre que l'usage des carrosses est dû au maréchal François de Bassompierre (1579-1646) (sur ce personnage, v. XXIII-II, pp. 200 et 203), et que, « dès 1610, il y avait à Paris un nombre important de carrosses. » (p. 107). Ces détails sont particulièrement intéressants pour nous autres Viennois qui savons que notre *logis de la Coupe d'or* avait une cour pour y recevoir les carrosses, fait qui, joint à celui de posséder aussi un jeu de paume, montre bien la classe supérieure dans laquelle il était placé. Nous dirions aujourd'hui que c'était un « hôtel de luxe », à 3 étoiles, et, dès lors, on conçoit aisément que son « hôte » du milieu du XVII^e siècle — celui du Roi-Soleil —, Pierre Reymond, ait possédé de grands biens (rev. note 23).

Le désir que j'ai senti grandir peu à peu en moi de donner au sujet traité son ampleur maximale, mettant en pratique l'affirmation de mon illustre confrère Jules Michelet que j'ai citée dans mon discours d'usage à l'Académie delphinale, le 26 juin 1976 : « *L'histoire est une résurrection de la vie intégrale, non pas dans ses surfaces, mais dans ses organismes intérieurs et profonds* », ce désir, dis-je, m'a conduit à déclarer que l'hôtellerie est vieille comme le monde, depuis le temps qu'il y a des hommes et qui marchent. Elle fut et elle est encore le catalyseur de l'urbanisme. C'est autour d'un « *logis* » que s'est constitué un village, puis une ville, avant le temple, plus tard l'église. Sans remonter à la haute antiquité, il me semble que, parmi les plus anciens documents faisant mention de la chose, se trouvent deux passages de l'Evangile. Le premier est relatif à la Nativité de Jésus à Bethléem : « *Marie mit au monde un fils premier-né ; elle l'enveloppa de langes et le déposa dans une crèche, parce qu'il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie* » (saint Luc, II, 7). Le second est dans la parabole du bon Samaritain : « *Ayant hissé sur sa propre monture (l'homme mis à mal par les brigands, le Samaritain) l'amena à l'hôtellerie où il prit soin de lui. Le lendemain, il tira deux deniers qu'il donna à l'hôtelier en disant : « Prends soin de lui, et tout le surplus de la dépense, je te le rembourserai à mon retour. »* » (ibid., X, 34-5).

Revenons à Vienne et essayons d'y demeurer.

Au début de cette postface, j'ai fait mention de la célébration du huitième centenaire des martyrs de Vienne et de Lyon. Ce martyre commun des chrétiens de ces deux villes qui eut lieu, en la seconde, en 177, sous l'empereur philosophe Marc-Aurèle, dans l'amphithéâtre des Trois Gaules, fut le sujet de publications nombreuses, toutes ayant pour base la lettre conservée par l'historien

Eusèbe de Césarée († 340). Dans la plaquette éditée spécialement, le P. Claude Mondésert, S. J., frère de Mgr Michel Mondésert, évêque de la zone pastorale interdiocésaine de la vallée du Rhône — en fait, évêque de Vienne, résidant à Sainte-Colombe —, a bien fait remarquer que cette « *lettre des chrétiens de Vienne et de Lyon* (Vienne est bien placée la première) à leurs frères d'Asie et de Phrygie » avait été écrite en grec, et que « *de ces régions orientales de l'Empire romain étaient originaires plusieurs fidèles de ces deux Eglises* (de Vienne et de Lyon) : très probablement le vieil évêque Pothin, certainement Attale, « de Pergame », le médecin Alexandre, « phrygien », et, comme leurs noms l'indiquent, plusieurs autres ». Et le Père de continuer, très justement : « *La vallée du Rhône fut, sans doute dès la fin du I^{er} siècle, la principale voie de pénétration du christianisme en Gaule, et, en ce dernier quart du II^e siècle, d'un bout à l'autre de l'Empire romain, tous les voyageurs — commerçants, professeurs, fonctionnaires — parlent le grec.* » (p. 5). J'ajoute que quelques inscriptions antiques en grec parvenues jusqu'à nous en font foi, et que Chorier, au chapitre VI du livre I de ses *Antiquitez* (pp. 43-9) a consacré plusieurs paragraphes aux « *Familles Grecques dans Vienne* » (A). Or, ce n'est pas faire preuve d'une imagination transcendante que de penser que ces étrangers, venant d'Asie mineure et remontant la vallée du Rhône, et s'arrêtant à Vienne, puis à Lyon, couchèrent et mangèrent dans les logis aménagés à cet effet, ici et là. D'autre part, on sait que, tous les ans, depuis au moins les temps carolingiens et jusqu'à la Révolution, « *le 2 juin, Vienne célébrait avec éclat la mémoire des serviteurs du Christ suppliciés à Lyon en 177* ». C'était « *le jour des Merveilles* », avec des cérémonies se déroulant tant sur eau que sur terre, empruntées à l'Eglise de Lyon qui en avait de semblables. Le chanoine Cavard en a fait l'objet du chapitre III de son excellent ouvrage *Vienne la Sainte* (2^e éd., pp. 59-73). Il est bien certain que ces festivités amenaient dans cette ville des foules venues de toutes parts, souvent de fort loin, et que, par conséquent, les logis ne manquaient pas de jouer leur rôle. Suivant le principe en vertu duquel les mêmes causes produisent les mêmes effets, on réalise pourquoi et comment ce que le chanoine Ulysse Chevalier, au chapitre VI de son *Etude sur*

(A) Le jour-même où j'écrivais ce paragraphe, j'ai lu, dans *La Tribune de Vienne* du 3 novembre 1979, le texte de Cavard sur l'*Abbaye de Saint-Pierre* citant un long passage de l'ouvrage du grand historien et archéologue Emile Mâle, de l'Académie française : *La fin du paganisme en Gaule et les plus anciennes basiliques chrétiennes*, puis en disant ceci : « *Même si l'on juge excessif de faire de la Vienne mérovingienne une ville grecque, et d'éliminer au profit du seul Orient toute possibilité d'influence des monuments romains sur le décor de notre basilique, il reste qu'on peut admettre l'existence au VI^e siècle des éléments qu'Emile Mâle signale comme primitifs : tribunes sur les bas-côtés, fenêtres à l'abside et salles carrées à son voisinage* ». En note, sont mentionnées les trois épitaphes en langue grecque : celle d'Irène, seule datée, se rapportant à l'année 441, celle de Basiana, affranchie de Cassianus, et celle de Matrona, fille de Mocimus.

la constitution de l'Eglise métropolitaine et primatiale de Vienne (éd. de la Société des Amis de Vienne, 1922, t. I, pp. 194-232), a appelé « les grandes Cérémonies - les Processions » pouvaient attirer de très nombreux dévots.

Chaussons les bottes de sept lieues des historiens, comme cela a été déjà fait à propos des grands personnages ayant passé par eau sous les murailles de Vienne ou y ayant fait étape. Il faut encore penser à la foule immense des anonymes. Ce fut, par exemple, dans les temps mérovingiens, le cas des 40 « missionnaires » envoyés de Rome par le futur pape Grégoire I^{er}, alors abbé du monastère bénédictin de Saint-André, pour évangéliser « la Bretagne », c'est-à-dire l'Angleterre. Ce fut au printemps de 596. Passant par Vienne, après Arles, avant Lyon, Autun et Tours, ils arrivèrent en Angleterre à la fin de l'hiver 597. Pour Cavard (*Les Trois Lions de Saint-Pierre*, Bull. par. Saint-Maur., 1944, pp. 69-74), le passage des missionnaires romains est « un fait réel ». On pourra justement penser qu'ils furent hébergés dans une des abbayes viennoises, celle de Saint-Pierre probablement. Il n'en reste pas moins que ce passage — et il semble bien qu'il y ait eu plus qu'un passage : un séjour — fut de grande importance pour la suite des événements relatifs à la vie religieuse de notre ville. Les 40 missionnaires avaient été sous la conduite d'Augustin, prieur de l'abbaye de Saint-André, qui en devint abbé peu après. Ayant réalisé les premières conversions des Angles, il fut sacré évêque à Arles, et le pape — celui qui est connu sous le nom de saint Grégoire le Grand — lui envoya le *pallium*, avec ses instructions pour l'organisation de la nouvelle Eglise de Cantorbéry. Décédé le 26 mai 604, il est appelé saint Augustin de Cantorbéry. Il y a lieu de supposer que ce fut grâce à lui que saint Grégoire accorda des indulgences attachées au cimetière de Saint-Pierre de Vienne, ce « cimetière des Merveilles où (étaient) honorés et vénérés dans l'église les saints Martyrs et Confesseurs qui y reposent en grand nombre. » « La sainteté du cimetière de Saint-Pierre, expose Cavard, a eu pour corollaire un privilège inouï : la certitude du salut pour ceux qui y feraient élection de sépulture... L'affirmation d'une faveur aussi prestigieuse que l'abbaye de Saint-Pierre partage avec Saint-André-le-Bas par pure confraternité bénédictine, doit faire rayonner au loin le renom des cimetières viennois et exalter, par le fait même, la sainte cité de Vienne. » (Bull. cit., 1945, pp. 104-5). « On ne s'étonnera pas de l'extraordinaire importance religieuse attachée au cimetière de Saint-Pierre. Les chrétiens des époques anciennes aimaient à être ensevelis ad Sanctos, ad Martyres, dans l'espérance de bénéficier de leur intercession. Or, quel cimetière aurait pu aligner un aussi grand nombre de corps saints que celui de Saint-Pierre, qui possédait, avec Zacharie et Blandine, les premiers martyrs des Gaules, sans parler de tant d'autres précieuses reliques ? Et, en outre, il était le seul au monde, avec celui

de Saint-André-le-Bas, à jouir du privilège grégorien, dont les trois lions, sous leurs lampes toujours ardentes, étaient la perpétuelle confirmation. » (ibid., p. 113). J'ajoute que, lors du séjour à Vienne de saint Augustin de Cantorbéry, l'évêque en était Didier, mort martyr le 23 mai 608, ce saint Didier qui, depuis la révision du calendrier du diocèse de Grenoble, est fêté le 11 mai, avec ses deux prédécesseurs aussi célèbres que lui : saint Mamert et saint Avit, et que ce séjour entraîna, dans la suite des temps, entre Cantorbéry (Canterbury, en anglais) et Vienne, des liens que j'ai eu l'occasion de signaler, il y a 18 ans (Bull. Amis de Vienne, n^{os} 54 à 56, années 1959 à 1961, pp. 17-8). Une nouvelle et dernière manifestation en a été apportée par la visite, à Vienne, le lundi 21 janvier 1973, de Mgr Michel Ramsey, archevêque de Cantorbéry, reçu par Mgr Gabriel Matagrin, évêque de Grenoble, son auxiliaire Mgr Michel Mondésert, et le vicaire épiscopal de ce dernier, le Père Didier Léon Marchand, qui servit de guide qualifié et qui, environ 5 ans plus tard, en une mémorable et grandiose cérémonie, le dimanche 5 novembre 1978, en la primatiale Saint-Maurice, reçut l'ordination épiscopale pour la pastorale du diocèse de Valence.

Le chanoine Cavard, toujours dans cette remarquable étude, n'a pas manqué de signaler les relations ayant existé entre Vienne et Arles, ces deux villes rhodaniennes chargées d'histoire qui furent les capitales de ce second royaume de Bourgogne que les historiens appellent « le royaume d'Arles et de Vienne », sous le roi Boson et ses successeurs, dans le dernier quart du x^e siècle, relations concrétisées par le fait que la porte la plus méridionale de Vienne était appelée *porte d'Arles* (ou *de Marseille*), avant de prendre le nom, devenu définitif, de *porte d'Avignon*, sans aucun doute, parce que, à cette époque, les papes résidaient en cette ville-ci, nom qu'elle garda, par la force de l'habitude, quand les souverains pontifes eurent regagné Rome. Ayant discoursé sur les deux cimetières viennois, Cavard cite « une autre nécropole plus illustre encore, que les chansons de geste ont magnifiée et qu'entoure une auréole de miracles : les Aliscamps d'Arles. Ils sont sur l'une des grandes routes qui mènent à Compostelle (je me permets d'ajouter : Vienne, également). Aussi le Guide du Pèlerin de Saint-Jacques, rédigé au milieu du XII^e siècle, ne manque-t-il pas d'en recommander la visite au passage. » Et c'est alors que le grand historien donne les précisions suivantes : « Les sédentaires, eux aussi, subissaient le mirage des Aliscamps, et c'était un pôle d'attraction, même pour les Viennois ». Et de citer le cas de ce Jacques, citoyen de Vienne (*Jacobus civis viennensis*) qui, ayant demandé, en 1221, d'être enterré aux Aliscamps aux sept églises, fut conduit en Arles, par le Rhône, avec trois compagnons, lui dans son cercueil, bien entendu, les autres étant bien vivants. Je n'entre pas dans le détail de l'affaire. J'ai retenu seulement la phrase suivante, car elle est particulièrement suggestive : « Une fois

débarqués, (les trois Viennois) vont droit à l'auberge, ignorant les lieux et les usages ; ils s'en informent auprès de leur hôte qui les mène à Saint-Césaire et leur montre par le menu l'église et le cimetière. » C'est bien mettre en relief le rôle important qu'un « hôte » de « logis » jouait au moyen âge.

Il me faut, maintenant, montrer, plus encore que je ne l'avais fait, l'importance considérable, au premier chef, dans le cours des siècles que j'ai cités particulièrement, de la notion *pèlerinage* pour expliquer l'existence d'un nombre très important de logis ou hôtelleries à Vienne. Cette ville fut, véritablement, un lieu de pèlerinage. Chose curieuse, ce fut par dévotion envers deux thaumaturges, une femme et un homme, qui n'ont pas été canonisés officiellement : « la bienheureuse Philippe de Chantemilan » (B) et « saint Burchard ». Le chanoine Ulysse Chevalier a tout dit, en son ouvrage, publié en 1894, sur la *Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan*. On y apprend qu'elle était Forézienne d'origine, autrement dit du département de la Loire, et qu'elle naquit, en 1412, en la maison forte de Changy, commune du canton de la Pacaudière, arrondissement de Roanne, de Jean de Chantemilan, écuyer, seigneur de Maltavernac (un bien curieux nom de fief, et, de plus, en rapport avec notre sujet !) et de Jeanne de Vernay, qu'ayant fait vœu de virginité, elle était entrée au service de madame de Lespinasse, sœur de l'archevêque de Vienne Jean de Norry, que celle-ci étant morte, elle vint, vers 1432, à Vienne, remplir les fonctions de demoiselle de compagnie auprès de Madame Anne du Chastel, autre sœur du prélat, vraisemblablement jusqu'à la fin de l'épiscopat de celui-ci (1437), pratiquant les plus hautes vertus chrétiennes, visitant les pauvres, les prisonniers, assistant aux offices en la cathédrale Saint-Maurice, faisant oraison solitaire en la chapelle de Notre-Dame des Chapelles (*Beate Marie de Capellis*) des cloîtres de la dite cathédrale, visitant les églises de Vienne et même de Lyon, semblant avoir eu pour préférence celle de Saint-Romain-en-Gal, allant en pèlerinage à Notre-Dame du Puy, à Saint-Antoine-en-Viennois, à Saint-Claude. Au grand jubilé de 1450, elle se rendit à Rome. L'année suivante, une épidémie ayant fait son apparition au mois de juin en Dauphiné, Vienne fut atteinte au début de l'automne. Philippe fut parmi les premières victimes du fléau et elle mourut le 15 octobre 1451. Elle fut enterrée en la chapelle de Notre-Dame des Chapelles, « devant la porte, a précisé Chorier (*Ant. de V.*, 1658, pp. 222-3), sous une grande pierre taillée en ovale, & deffenduë autres-fois d'une grille de fer. Les Rebelles du siècle passé (c'est-à-dire les Huguenots) arrachèrent cette grille, ouvrirent le

(B) Dans l'ouvrage XXIII, I, p. 32, par suite d'un *lapsus calami* de l'imprimeur dû au fait que Philippe est presque toujours un prénom masculin, une « coquille » qui m'a fâcheusement échappé, a fait appeler « le bienheureux Philippe de Chantemilan » la bienheureuse. Celle-ci, je l'avais bien appelée correctement, dans XIX.

Tombeau de cette sainte Fille, & dissipèrent ses cendres et ses os, ayans déclaré la guerre aux morts pour avoir un prétexte de la faire aux vivans. Néanmoins cette pierre fut remise sur sa tombe, & elle y seroit encore si on ne l'en avoit esloignée depuis quelques années seulement. Entre les Miracles qu'on luy attribue, seize morts ressuscitez, & la veuë donnée à deux aveugles, montrent assez combien ses vertus l'on rendue agréable à Dieu, & puissante dans le Ciel. Aussi Vienne eut recours à ses prières l'an 1629 pour arrester le progrez de la peste qui la désoloit, & son intercession luy ayant été favorable, l'Autel qui est au devant de cette Chappelle luy fut érigé. » Le vieil historien viennois appelle ce thaumaturge « la bien-heureuse Philippe de Chanteliman ». Certain textes anciens cités par Chevalier disent « Champ de Milan », choses amusantes. Le *Nécrologe de Saint-Maurice* appelé *Pataphium sanctae Viennensis Ecclesiae* (précieux manuscrit) ne lui donne jamais que le nom de « vierge Philippe » (exemple dans XIX, p. 671 et p. 183 du dit ms : Ferréol Brion (*Brionis*), apothicaire, 18 avril 1505 ; « jacet juxta tumbam virginis Philippae. » — Ce fut moins de trois mois après la mort de celle-ci, le 10 février 1452, que se produisit le premier miracle. Il y en eut 55, le dernier — du moins parmi ceux qui sont signalés — étant du 23 juin 1480. D'où étaient les miraculés ? De Vienne et son diocèse : Champier, Eclose, Moissieu, La Tour-du-Pin, Daveyzieu, près d'Annonay (Ardèche) ; du diocèse de Lyon : Dargoire, Chandieu, Saint-Chamond (Loire) ; de diocèses plus lointains : Montferrand, en Auvergne, Chalon-sur-Saône, Monistrol, de celui du Puy et d'autres encore. Dans les procès-verbaux notariés, on voit, outre les noms et origines des miraculés, ceux des témoins qui, souvent, étaient venus de lieux très différents, environ une trentaine, en sus de ceux déjà nommés : proches de Vienne, comme Clonas, Les Côtes-d'Arey, Revel-Tourdan, Saint-Symphorien-d'Ozon, Châtonnay, Solaise, ou plus lointains, comme Quirieu, Bouvessc, Saint-Genix-sur-Guier, Murinais, Rives, Renage, Roybon, Châteauvilain, Saint-Jean-de-Soudain, Crémieu, Flachères, tous actuellement dans l'Isère ; Moras, Montmeyran, dans la Drôme ; Bourg-Argental, Saint-Bonnet-le-Château, Pommiers, Saint-Martin-la-Plaine, dans la Loire ; Saint-Laurent-de-Chamousset, dans le Rhône ; et j'ai pu en oublier. Les 16 « morts ressuscités », pour reprendre l'expression de Chorier, étaient tous des enfants mort-nés, dont le chanoine Cavard a fait l'objet de la majeure partie de son étude intitulée « *Les enfants morts sans baptême* » (« *Evocations* », nouv. sér., nos 2 et 3, nov./déc. 1964 et janv./févr. 1965). Cet historien reproduit les cas « les plus caractéristiques » que je ne fais que mentionner brièvement : le premier, un enfant de Vienne, Jean Venu, fils d'un « *affaneur* » (ouvrier agricole) de la paroisse de Saint-Blaise, qui fut baptisé par le frère Carme Guillaume Gerry, et vécut une heure et demie après le baptême ; une petite fille de Saint-Martin-la-Plaine, qui vécut pendant 5 heures ; une fille de Maclas (aussi de la Loire, donc) ; une autre de Brignais, près de

Lyon, comme aussi un garçon, de Cuire, et un autre garçon de Saint-Maurice-de-Remens, près d'Ambronay (Ain). Il y eut 12 miracles de cette sorte, de 1453 à 1456, puis ils se rarifièrent et le dernier fut du 26 juillet 1465. Un siècle plus tard, cette pratique fut reprise, mais en implorant l'intercession d'un saint dont les reliques étaient venues récemment à Vienne, à savoir en 1664 (voir XIX, p. 339 n) : saint Théodore. Ces reliques étaient vénérées dans la chapelle des cloîtres de la cathédrale Saint-Maurice que tous les Viennois connaissent bien. Comme l'a bien écrit Cavard, le culte de saint Théodore, à cette époque, « *avait donc encore l'attrait de la nouveauté.* » Le 4 mars 1667, un enfant de Claude Jury, de Vaugris, put être baptisé, ayant recouvré vie le temps suffisant.

Venons-en à l'autre thaumaturge viennois cité après la bienheureuse. Le plus vieil historien viennois ayant écrit en français lui a consacré le chapitre XXXVI (pp. 262 à 288), intitulé « *Miracles du Bienheureux Burchard, extraicts de l'Eglise Saint Pierre* », de l'*Histoire de l'antiquité et sainteté de la cité de Vienne en la Gaule celtique*, par Messire Jean Le Lièvre, bachelier en théologie, chanoine, sacristain et abbé de Saint-Ferréol en la grande Eglise dudit Vienne. A V., par Jean Poyet, 1623. Ce « *bienheureux* », dans le récit, Le Lièvre le qualifie de « *saint* », à telle enseigne que, 35 ans plus tard, Chorier (o. c., pp. 279 et 281) l'appelle le « *célèbre Saint Burchard* », « *grand Prélat* », et écrit : « *Dieu a fait plusieurs Miracles par l'intercession de ce Saint Evesque. Jean Le Lièvre a pris le soin de les recueillir, & son travail me dispense d'entrer après luy en cette matière.* » Chorier dit encore que, si, dans l'inscription dont il donne le relevé, le nom du prélat est *Brucard*, « *de fort anciennes Chartes... lui donnent celui de Burcard qui seul est maintenant en usage parmi nous.* » (C). Or donc, Burchard, archevêque de Vienne de 1000 à 1031, avait été enseveli en l'église abbatiale de Saint-Pierre. Ce fut près de sa sépulture que se produisirent les guérisons miraculeuses qu'immédiatement on attribua à son intercession. La première se fit en faveur d'« *une pauvre femme, âgée de 55 ans, nommée Claudine Blondon, vefve, native de S. Oyan près de Montbellet en Bourgogne* » (maintenant en Saône-et-Loire), « *le iour S. Michel 1615* », c'est-à-dire le 29 septembre. J'ai dénombré

(C) Ironie du sort : la toute récente (achevée d'imprimer du 28 septembre 1979) *Histoire du diocèse de Grenoble* (pp. 41 et 328), l'appelle « *Bouchard* ». Au reste, c'est bien *Burcard* qu'il devrait être appelé de nos jours, comme l'a dit Chorier, puisque c'était ainsi qu'autrefois on prononçait le mot *Burchard* et que la tradition devrait se continuer. Cavard, dans son ouvrage en cours de publication, cité en note A (*Tri. de V.* du 22 décembre 79) a écrit : « *Burchard était le fils d'Anselme, comte d'Aoste, et d'Aaldnis ou Adalemie, laquelle, une fois veuve, épousa le roi Conrad de qui elle eut Burchard, archevêque de Lyon (979-1031). Celui-ci était donc le frère utérin de l'archevêque de Vienne et le frère consanguin du roi Rodolphe III, né de Conrad et de Mathilde, fille de Louis d'Outremer.* » Dans le numéro suivant : « *Burchard mourut le 20 août 1031, virtutum et miraculorum gloria illustris. Le lendemain, il fut solennellement inhumé à Saint-Pierre, où l'on voyait son tombeau dans la première niche à main gauche, en entrant par la porte septentrionale. Il eut pour successeur Léger, abbé de Romans.* »

29 miracles (et non pas 35, comme l'indique Collombet, *Hist. de la Ste Egl. de V.*, I, p. 384), à des dates qui ne sont pas toujours précises. Je me garderai bien de citer tous les noms des bénéficiaires et leurs âges (de 4 à 66 ans). Ce qui nous intéresse avant tout, ce sont les lieux d'où venaient les pèlerins — ceux qui furent guéris, bien sûr. Un petit nombre de Vienne. Plusieurs venaient de Bourgogne, le plus éloigné étant de Morey-Saint-Denis, près de Dijon ; un autre, « marchand », de Saint-Germain-de-Modéon, aussi en Côte-d'Or ; un certain « *Claude Eynard, hoste pâtissier demeurant à Mascon au logis du Maure* » (même signification que le *logis de la Tête Noire*) ; un homme et sa femme de Saint-Pierre-Laval (Allier) ; la fille de vigneron de Villefranche en Beaujolais ; un enfant de 5 ans, Claude, fils de Jacques du Bost, d'une famille de Beaujeu dont mes enfants descendent par leur mère (XXIII, II, p. 87) ; un apothicaire de Tararc (Rhône) ; un homme et une fillette de Saint-Etienne-en-Forez (Loire) ; trois Lyonnais : le prévôt des Suisses de Lyon, Hercule de Montgrand, 34 ans, qui fut guéri — « *chose merveilleuse* », assure Le Lièvre — de sa main estropiée dont il ne pouvait se servir : « *tout à l'instant il étendit la main et en signe de guérison mit la main à l'épée, et la sortit de son fourreau en présence d'une grande assistance, notamment du Sieur (Melchior) de Fillon Procureur général pour le Roy au Parlement de Grenoble, et de noble Pierre Boissat, sieur de Quirieu, Gentil-homme ordinaire de la chambre du Roy* (à ne pas confondre avec son cousin de même prénom, père de l'académicien Pierre de Boissat). *Et après ses actions de grâces s'en retourna audict Lyon avec toute allegresse.* » C'était le 6 juin 1616. Le deuxième Lyonnais fut guéri deux jours plus tard, un passementier en la Côte-Saint-Sébastien nommé Matthieu Galland dit Joly, 42 ans ; puis, le 29 juillet, Suzanne Reynauld, femme du boulanger Louis Courbet, de la paroisse de Saint-Nizier ; un prêtre de Pradelles et un homme de Saint-Didier-en-Velay, tous deux de la Haute-Loire ; une femme de Grenoble, Jeanne du Crest ; un homme d'Orliénas, des environs de Lyon ; la fillette d'un « *canabassier* » (tissier de toile de chanvre) de Saint-Georges d'Espéranche et une autre de la même paroisse ; le capitaine châtelain de la Côte-Saint-André, Jean Donis ; Claude Ollagnier, de Septème, 66 ans, tous de l'arrondissement de Vienne ; une fille et un garçon de Châtillon-sur-Chalaronne (Ain), miraculeusement guéris le 7 juillet 1616, une année avant que saint Vincent de Paul fût devenu curé de cette paroisse. Est particulièrement à retenir le fait suivant : le ou la malade ou l'infirmes était généralement guéri « *sa neuvaine accomplie au sépulchre de Saint Burchard* ». Je conseille vivement aux lecteurs friands des textes anciens de lire les pages nombreuses dans lesquelles « *leur langue archaïque... inspire la sympathie qu'éprouvait toujours à l'égard de Le Lièvre* » le cher chanoine Cavard (XXIII-II, p. 451). Ils y trouveront tous les détails sur les maux dont les malades étaient frappés et la façon avec laquelle ils en étaient délivrés. Quand même, il me faut citer

textuellement un cas, vraie page de florilège. La voici : « *Le mesme iour et an (28 juin 1616) Simonde Giraud fille de Claude Giraud et de Catherine du Marlin de Roanne diocèse de Lyon, aagée de trente ans, estant depuis vingt trois ans impotente de ses iambes, alloit aux annilles (ce qui veut dire qu'elle marchait avec des béquilles). Laquelle par dévotion conduite et amenée à Vienne, rendit ses vœux l'espace de neuf iours au bienheureux Confesseur et s'en retourna forte et valide, laissant ses annilles dans l'Eglise de S. Pierre en tesmoignage de la guarison, en présence de Claude de Verdy, Anthoine Carre, Barthelemy Acharny Marchands de Roanne et Estiennette Giraud sa sœur. Qui fut la cause que toute la Parroisse de Roanne vient deux fois en procession visiter les lieux Saints de Vienne, distant 17 lieuës, y rendre actions de graces à Dieu et au vénérable Pasteur.* » (pp. 271-2).

Il me faut indiquer que S. Burchard et la Bse Philippe de Chantemilan ne furent pas les seuls thaumaturges sollicités à Vienne, en ces temps anciens, et citer S. Alban et S. Maxime. Sous le voile de l'anonymat, ayant choisi la rubrique « *Vieilles chapelles viennoises* », je publiai dans *Le Nouvelliste*, journal de Lyon, un article, le 14 octobre 1935, sur *Saint-Alban-des-Vignes*, et le 11 avril 1936 sur *Saint-Maxime*, chapelles situées à la campagne, la première au sud et la seconde au nord de Vienne. Le chanoine Cavard devait, quelques mois plus tard, dans son ouvrage intitulé *Notre Dame de l'Isle sous Vienne*, publié en 1937, rappeler que *Saint-Alban-des-Vignes* s'appelait primitivement *Saint-Alban-de-Navou* ; puis, dans son ouvrage *Vienne la Sainte*, publié en 1943, consacrer un très long chapitre sur « *le culte de saint Maxime* » prouvant que ce saint, patron secondaire de l'abbaye de Saint-André-le-Bas, était bien l'évêque de Riez, et non pas l'abbé de Limon, comme l'avait prétendu, dans sa brochure récente *Le prieuré de Notre Dame de Limon* (près de Saint-Symphorien-d'Ozon) le R. P. A. Gairal de Sérézin, suivant en cela Alfred de Terrebasse qui avait cru bon de le dire, dans la seconde moitié du siècle dernier. Dans mon article, j'avais eu le tort de faire confiance à mes devanciers. Cette chapelle de Saint-Maxime, construite, semble-t-il, au XI^e siècle, fut restaurée, tombant en ruines, « *à la suite d'une supplique adressée par l'abbaye de Saint-André, le 5 mai 1436, au pape Eugène IV...* Quand elle eut été convenablement réparée, l'abbé André de Martel songea à l'enrichir de faveurs spirituelles, afin d'y attirer un plus grand nombre de pèlerins. En 1480, étant à Rome, il obtint ce qu'il souhaitait : à sa prière, six cardinaux concédèrent à perpétuité, au nom du pape Sixte IV, « *cent ans d'indulgence à ceux qui la visiteraient le jour des Rameaux, le lendemain de Pâques et la fête de Pentecôte. On allait donc gagner les pardons à Saint-Maxime et, chaque fois, il y avait grande affluence. Pour se convaincre que des multitudes sont venues s'agenouiller dans cet humble oratoire, il suffit d'en regarder le seuil : la pierre en est usée et le frottement des pas y*

a creusé une profonde ornière. » Après cette remarque, Cavard explique : « Peu à peu, ...le pèlerinage change d'objet. Le patron de la chapelle se spécialise dans la guérison des membres tors, des ankyloses et des rhumatismes. » Et l'excellent historien d'en donner pour preuve, « l'œuvre d'un peintre rustique », au cul-de-four de l'abside, « une peinture où les personnages portent les costumes du temps de Louis XIII. Au centre, saint Maxime... se présente de face, mitré et en ornements pontificaux : la main gauche tient la crosse et la main droite est étendue dans un grand geste d'accueil. De chaque côté, à genoux et les mains jointes, un orant se tourne vers lui. Un peu plus loin, deux autres clients du saint sont debouts : à sa gauche, un homme soutenu par des béquilles, la jambe droite repliée sur un pilon ; à sa gauche, appuyée sur un bâton, une femme dont le corsage est agrémenté d'une large collerette... » Cavard expose « l'aspect d'une promenade champêtre » qu'avait fini par prendre cette venue à la chapelle, les lundis de Pâques et de Pentecôte, et termine le paragraphe en disant que « la tradition d'un pèlerinage annuel... est toujours en honneur ». Je pense que cela est encore vrai. (V. la S., 2^e éd., pp. 152-4).

La chapelle de Saint-Alban-des-Vignes n'a pas la valeur historique et archéologique de la précédente. Aussi me bornerai-je à reproduire le texte de l'inscription que, alors inédite, j'avais publiée dans l'article cité antérieurement et, par ailleurs, illustré d'une photographie de l'édifice, comme celui sur Saint-Maxime. Cette inscription, déjà fortement atteinte par les intempéries, il y a près de 45 ans, doit être presque illisible à l'heure actuelle. La voici donc : « Cette église, érigée autrefois et consacrée à l'honneur de Dieu et du glorieux saint Alban, ayant été démolie et renversée de fonds en comble par l'injure du temps et ruines de guerres passées, a été rebâtie et rétablie en sa première splendeur par l'industrie et charitables aumônes de Monsieur Maître Aaron Pothon, conseiller du Roi, élu au bailliage de Vienne, seul restaurateur d'icelle en son propre fonds, à la grande gloire de Dieu, de la Vierge, sa mère, et du même saint Alban, en l'année MDCXXXI, afin que ceux qui, vexés de fièvres, auront recours en ce lieu aux prières dudit saint qui a vertu et grâce spéciale de Dieu de les guérir, prient aussi pour la santé et prospérité dudit sieur Pothon. 1631. » Cette inscription sur pierre est au-dessus de la porte, sous le clocheton, et surmontée par une autre pierre sur laquelle sont gravées les armes du restaurateur que j'avais énoncées ainsi : « de..., à la tige fleurie de..., accompagnée de deux étoiles de... en chef, et de deux clous de... » Longtemps après, j'ai réalisé qu'il s'agissait d'« armes parlantes », et qu'il faut donc les énoncer ainsi : « de..., à la verge d'Aaron de..., accompagnée de deux étoiles de... en chef et de deux potons (petits pots) de... » (D)

(D) Sur la verge fleurie d'Aaron, cf. la Bible, Les Nombres, XVII, 3-11.

Pour ne rien négliger de ce qui peut entrer dans le cadre du sujet ici traité et eu égard aux pèlerinages attirant à Vienne les gens capables de remplir les logis, je tiens à rappeler toutes les grandes cérémonies religieuses, notamment les processions, dues à l'initiative du clergé régulier et du clergé séculier, voire du pouvoir civil, en certaines circonstances, traitées avec abondance par le chanoine Cavard, dans les ouvrages cités plus haut, sans oublier le culte de saint Marcel, dans sa « grotte », pour obtenir la guérison de jeunes enfants malades. (V. *la S.*, pp. 134-6).

Ayant bien examiné toutes les données du problème, il convient de réfléchir encore. Quand on sait que le miracle est affaire d'exception, que le malade ne venait jamais seul, mais toujours accompagné d'une ou, plus souvent, de plusieurs personnes, voire d'un groupe nombreux, que le séjour à Vienne était assez long — au moins neuf jours pour S. Burchard, nous l'avons remarqué — et qu'il a 365 jours dans l'année, compte tenu aussi du fait que le premier miracle et le dernier miracle certifiés par les témoins dignes de foi sont rarement le premier et le dernier s'étant accomplis en toute réalité et qu'il faut bien admettre aussi que les premiers arrivants étaient venus bien avant, et les derniers, plus sûrement encore, partis bien après, on imagine aisément le nombre énorme de pèlerins qui séjournèrent à Vienne aux époques qui ont retenu notre attention.

En manière de conclusion, je pense, chers lecteurs et lectrices, qu'il est bon de revenir et d'insister sur la notion de sainteté de la ville de Vienne, confondus — c'est à souligner — avec celle de son Eglise. Les titres donnés aux principaux ouvrages historiques publiés par leurs auteurs, aux XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles, Le Lièvre, Drouet de Maupertuy, Charvet, Collombet, sont très explicites, là-dessus. L'appellation, donnée de façon très officielle : VIENNA CIVITAS SANCTA, le chanoine Cavard, dans la dernière phrase de l'avant-propos de son si bon ouvrage *Vienne la Sainte* (2^e éd., p. 9) a fort bien dit que « *ce n'était pas un titre usurpé.* » Cette ville est souvent mise en parallèle avec Rome. Le Père jésuite Jean de Bussièrres (1607-1680), dans son poème, publié à Vienne en 1668 (cf. XXIII, II, pp. 451-2), proclame que Vienne est « *égale à Rome* ». Toutefois, c'est, surtout, à Jérusalem qu'elle est comparée, et c'est à un point tel, comme nous allons le voir, que l'idée vient à l'esprit d'une sorte de « *geste* », comme on disait naguère, ou de « *cycle* », comme on dit aujourd'hui, « *de Jérusalem à Vienne* » qui se serait formé au cours des siècles. Ne convient-il pas, nous autres Viennois et Viennoises, d'en être joyeux, surtout si nous nous souvenons de l'étymologie du nom ? Jérusalem signifie « *Cité de la Paix* ». Elle s'était appelée Sion, signifiant, peut-être « *citadelle* », jusqu'à sa prise de possession par David, vers l'an 1000 avant Jésus-Christ.

Vienne eut sa *rue de Jérusalem*, « *tendant du port du Colombier à la Grand Rue* ». Il y avait, dans les parages, la *place*

de la Tour Peinte, la rue Farquetta, la rue Marquise et la rue du Sauze (de nos jours, rue Sauge) (II, pp. 440-1, 448, 460). La construction de l'hôtel de la Sécurité Sociale, dont la façade principale est sur la place Saint-Pierre, a fait disparaître cette petite rue de Jérusalem. Il est regrettable que son nom ne soit plus prononcé dans le langage viennois courant, puisqu'il maintenait une tradition vieille d'au moins mille ans (E). Dès le début de son *Histoire de l'antiquité et sainteté de la cité de Vienne*, en la page 5 des 16 pages liminaires, Le Lièvre nomme Jérusalem, avec le verset suivant du psaume 146 : « *Aedificans Hierusalem Dominus, dispersiones Israelis congregabit.* » (C'est le Seigneur qui bâtit Jérusalem et qui rassemblera tous les enfants d'Israël qui sont dispersés). Peu après, le vicil historien écrit (pp. 4 et 5) : « S. Adon, Archevesque de Vienne en sa Chronique, se servant des annales d'un Livius ou bien Libius auteur incognu, des œuvres duquel ne se trouve aucun fragment, qui rapportent Vienne avoir esté construite au 4^e aage du monde, qui commence (selon le récit et département de S. Antonin Archevesque de Florence en ses Chroniques) au Royaume de David, premier Roy des Hebreux, de la tribu de Iuda, successeur de Saül, durant le règne d'Aventinus Silvius, 12^e Roy des Latins, selon l'opinion de S. Augustin en son livre 18^e de la Cité de Dieu, chapitre 21, premier fils des enfans de Silvius Aremulus, lequel règne fut de 37 ans régnant en Hierusalem le fils de Ioas nommé Amasias 11^e Roy de Iuda, qui régna par le temps de 29 ans sur les Hebreux de Iuda commençant en l'année cent huictante deux après le règne et décès de David que pouvait estre huict cens cinquante avant ladittle naissance de Iesus Christ et de la création du monde 4348, selon la plus commune supputation des Chronographes... » Le désir de relation et de référence aux deux plus célèbres villes du monde chrétien que sont Rome et, plus encore, Jérusalem, se fait jour de lumineuse façon dans un tel texte, et l'on comprend bien pourquoi le Frère Prudent Potet ait pu écrire, au début de son poème publié dans les pages liminaires déjà mentionnés, et dédié « à la belle et sainte cité de Vienne », les vers suivants :

*Si de trois poincts dépend la grandeur d'une ville
Que sont la Saincteté, la Justice et Beauté,
Grande est Vienne, et sera, par sa naïfve bonté
Qui conjoindre sçait bien à l'honneste l'utile.*

35 ans plus tard, Chorier (o. c., p. 4) cita à son tour l'archevêque chroniqueur, disant : « Adon, qui a fleury sous l'Empire de Charles le Chauve, escrit qu'elle fut bastie au temps qu'Ama-

(E) Quand même, l'importance qu'eut, à Vienne, dans les temps anciens, le judaïsme est encore rappelée aujourd'hui par la rue Juiverie. Il y a lieu de supposer que ce nom fut donné, en 1858, en raison de la proximité de la rue de Jérusalem, mais le choix de l'emplacement ne fut pas heureux (on comprendra pourquoi, dans un instant).

sias regnoit dans Hierusalem par Venerius banny d'Afrique, & qu'elle fut nommée Vienna, parce qu'il n'employa que deux ans à la mettre en estat de porter dignement le nom de Ville. » Passons sur cette affabulation pour ne considérer que le rapprochement fait entre Vienne et Jérusalem. La suprématie de cette dernière ville résidait dans le fait que, au moyen âge, elle était regardée comme étant au centre du monde qu'on croyait plat. Les cartes de l'époque en font foi (F).

C'était indirectement que la *rue de Jérusalem* à Vienne portait le nom de la ville palestinienne : parce qu'une maison s'y trouvant avait appartenu à la *commanderie de Saint-Romain-en-Gal*, de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem (B.A.V. n° 66, ann. 1970, p. 108). Il en était autrement pour l'église de Saint-Pierre-entre-Juifs, et son environnement portait le nom de *bourg des Hébreux*. Chorier a souligné le fait puisqu'il a fait imprimer dans le titre du chapitre IX du livre I des *Antiquitez* (p. 60) : « *Maisons des Juifs. Bourg des Hébreux.* » Dans la nouvelle édition (1828), Cochar d a fort judicieusement (p. 69) ajouté la note suivante : « *La colline de Coupe-Jarret, au midi de Vienne, est appelée dans les anciens titres le mont des Juifs.* (Charvet, *Histoire de l'église de Vienne*, p. 263) ». Dans XIX, p. 616, il est montré comment *Coupe-Jarret* proviendrait de la corruption de « *coppa Judaeorum*, mont des Juifs. »

La place tenue à Vienne par la ville de Jérusalem s'explique par la *légende de Ponce Pilate*, exposée de façon magistrale par Pierre Cavard (V. *la S.*, 2^e éd., pp. 32 à 58). Resterait à savoir si celle-ci s'est formée avant ou après l'assimilation. Toujours est-il que le procureur, exilé par Rome, a son prétoire dans l'ancien temple d'Auguste et de Livie, puis sa tour au-dessus du Rhône, et, enfin, son tombeau sous la fameuse pyramide dite de l'Aiguille. On en parle de telle façon que, dans l'été de 1588, le seigneur de Villamont (que j'ai déjà cité), chevalier de l'ordre de Jérusalem — le fait est à observer — voulut descendre, par le Rhône, de Lyon à Vienne, car il tenait à visiter « *les antiquités de Pilate* ».

Quand on examine avec attention le plan de la ville de Jérusalem au temps de N.-S. Jésus-Christ, on ne peut pas ne pas être frappé par les nombreuses ressemblances avec celui de la ville de Vienne des siècles anciens : « *ville basse* » et « *ville haute* », entre deux vallées (du Cédron et de la Géhenne), *mont des Oliviers*, *mont du Scandale*, *mont du Mauvais Conseil* (à rapprocher, évidemment, de la *tour de Mauconseil*, autre nom donné à la *tour de Pilate* à Vienne), donc trois monts comme ceux de Vienne dominant la ville (*Salomon*, *Arnaud* et *Pipet*). Neuf portes, du

(F) Exemple : « *carte allemande de la fin du XVI^e siècle* », dans *Jérusalem, ville sacrée de l'humanité*, par Théodore Kollek et Moshe Pearlman (Paris, 1979), p. 12, avec la légende suivante : « *Jérusalem a été longtemps représentée comme le "Centre du Monde"* ».

nord à l'est, sud et ouest. Vienne était plus riche encore et possédait bien les douze portes de *la Jérusalem céleste*, vues par saint Jean dans *l'Apocalypse* (XXI, 12 (sic) ; « Elle avait de grandes et hautes murailles, avec 12 portes ». Il est très curieux de remarquer que la porte la plus orientale — et ceci ne saurait être fortuit — était la *porte d'Orose*, du nom de l'historien et théologien espagnol Paul Orose, né à Tarragone au v^e siècle, disciple de saint Augustin, auteur d'une histoire universelle dont se serait, dit-on, inspiré Bossuet. Cavard (o. c., p. 35) montre qu'Orose, après Eusèbe (cet historien auquel le monde doit la connaissance du martyre des chrétiens de Vienne et de Lyon en 177) a attribué à Caligula, empereur de 37 à 41, les malheurs et le suicide de Ponce Pilate. Un temps vint — ainsi en est-il fréquemment — où le nom d'Orose ne fut plus employé dans le langage courant viennois, et qu'on parla de la *porte de Servageot* (encore écrit dans les textes contemporains *Servajot*). Il est indéniable qu'autrefois la lettre o ne se prononçait pas comme on le fait généralement aujourd'hui : ô, au, mais e (dit muet). On prononçait donc : « porte de Servage ». Pourquoi ce nom ? N'évoque-t-il pas une idée de servitude, de contrainte, de charge ? Et n'était-ce pas ce à quoi s'attendait tout étranger voulant entrer et séjourner dans une ville ? La similitude entre Vienne et Jérusalem, nos Anciens la voyaient, parce que notre ville, comme la capitale de la Judée, dans l'antiquité, puis au moyen âge, était entourée de murailles flanquées de tours et possédait des portiques, des parvis, des palais, ceux des grands de l'époque, des maîtres de la cité (empereur, puis roi ou dauphin, d'une part, évêque, puis archevêque, d'autre part) avec leurs tribunaux respectifs. L'aspect physique et matériel de Jérusalem était figuré dans certains chapiteaux des piliers romans de la cathédrale Saint-Maurice, — en raccourci, bien sûr —, parce que la scène biblique représentée avait eu lieu dans cette ville sainte, et aussi dans une figuration de caractère ésotérique à trois personnages assis dans laquelle je vois l'image de *la Jérusalem céleste*, dans la représentation de *la Charité* (fig. 136 et 145 de Bégule) et, encore, dans le chapiteau roman de la nef, au-dessus du triforium, de caractère ésotérique, lui aussi, et qui, je le suppose, représente *le Peuple de Dieu* (G). C'est égale-

(G) Bégule (p. 130, fig. 158) en dit seulement : « Il représente un personnage assis, soutenant, de ses bras étendus, les retombées d'un arc. Ce chapiteau est l'exacte reproduction de l'un de ceux de la nef, côté méridional de l'église Saint-André-le-Bas ». Emilie Albrand, dans son ouvrage *L'église et le cloître de Saint-André-le-Bas* (Lyon, 1951, p. 58 et pl. VII, fig. 18), a dit, elle aussi, que les deux chapiteaux sont identiques, ce qui n'est pas vrai. Certes, ils se ressemblent, comme cousins germains, mais pas comme frères jumeaux. J'ai remarqué au moins sept détails différents. Mlle Albrand a voulu voir David dans le personnage principal, mais cette attribution n'est nullement fondée. Cavard, dans le tout récent ouvrage qui vient d'être publié (1978), *La cathédrale Saint-Maurice-de-Vienne* (p. 76) ne se livre à aucune tentative d'explication du sujet, pas davantage que pour le chapiteau aux trois personnages (p. 59 et fig.). Que représente cet homme, jeune, imberbe, au visage calme et souriant, vêtu richement, assis sur

ment cette même ville de Jérusalem qui est représentée au-dessus du roi Hérode, dans le groupe sculptural en demi-relief placé au-dessus de la porte située à gauche de la chapelle actuelle des fonts baptismaux représentant *les trois Mages devant Hérode* (fig. 70 de Bégule). En toute vérité, les imagiers de Saint-Maurice, pour la figurer, se sont inspirés du psalmiste disant : « *Jérusalem, bâtie comme une ville où tout ensemble fait corps.* » (Ps. 121, 3). Il ne faudrait pas oublier la représentation, dans les chapiteaux, des deux plus grands personnages qui ont le plus marqué de leur influence et de leurs œuvres Jérusalem : le roi David, et son fils, le roi Salomon. Le second aura même l'insigne honneur de voir son nom donné au mont le plus élevé des monts dominant Vienne. Hérode, lui, aura son nom attaché au rocher que tous les bons Viennois connaissent bien, non loin du Rhône, à Saint-Romain-en-Gal. Pour que Vienne soit mieux assimilée à Jérusalem, le nom de *Mont-Olivet* fut donné à la partie du *Mont Salomon* tournée vers l'orient. Or, disent Dauzat et Rostaing (*Dict. des noms de lieux de Fr.*, p. 507), « *Olivet, mot savant (pourquoi savant ?), rappelle le mont des Oliviers de l'Ecriture.* » Il y a lieu de penser que, pas plus que pour les communes du Loiret et de la Mayenne qui portent le nom d'Olivet, les inventeurs de l'expression ne songèrent à appeler « des Oliviers » le mont viennois, attendu que ces arbres ne vivent que dans le climat méditerranéen. Mais l'intention

un trône (celui de Saint-André assez somptueux), qui, sans effort apparent, soutient de ses bras étendus en croix, non pas deux « édifices », comme le dit Cavard, mais deux tours d'un édifice considérable ? C'est, ai-je dit plus haut, la personnification du *Peuple de Dieu*. Pourquoi ? Le personnage, on le voit nettement, ne soutient pas seulement de ses bras les retombées de la voûte en berceau sur laquelle repose l'édifice — l'Eglise — mais aussi de sa tête, à la clé de voûte et comme un atlante, ce qui est très significatif, de telle sorte que homme et édifice ne font plus qu'un. C'est mettre dans le concret, l'exprimer dans la pierre, ce que saint Pierre, le prince des apôtres, le premier pape, écrivait dans sa première épître (II, 5, 6 et 9 et 10) : « *Comme des pierres vivantes, entrez dans la construction de la maison spirituelle et du sacerdoce saint, afin d'offrir à Dieu par Jésus-Christ des sacrifices agréables. Car il est dit dans l'Ecriture : Voici que je pose en Sion une pierre angulaire, choisie, de grand prix, et celui qui met en elle sa confiance ne sera pas confondu*... » « *Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple que Dieu s'est formé, ayant pour office de proclamer la perfection de celui qui, des ténèbres, vous a appelés à son admirable lumière. Vous qui jadis n'étiez même pas un peuple, vous êtes maintenant le peuple de Dieu...* ». Même affirmation de saint Paul dans sa lettre aux Ephésiens (II, 19-22) : « *Vous êtes citoyens du peuple saint, membres de la famille de Dieu, car vous avez été intégrés dans la construction qui a pour fondation les apôtres et les prophètes ; et la pierre angulaire, c'est le Christ Jésus lui-même. En lui, toute la construction s'élève harmonieusement pour devenir un temple saint dans le Seigneur. En lui, vous êtes, vous aussi, des éléments de la construction pour devenir, par l'Esprit Saint, la demeure de Dieu* ». Peuple de Dieu, oui, mais il n'est pas sans être menacé par bien des maux physiques et moraux, sans risquer d'être la proie de bien des êtres vivants naturels ou surnaturels. C'est ce que veulent représenter les quatre retours des chapiteaux qui sont tous différents les uns des autres. Trois montrent des êtres fabuleux, — manière habituelle des artistes d'autrefois pour concrétiser certaines idées — : à Saint-Maurice, un centaure tirant de l'arc et un capricorne ; à Saint-André, un oiseau géant, une serpe au bec ; pour faire le pendant à ce dernier, un jeune homme vêtu seulement d'une chemise, un « misérable », au sens hugolien du terme. Cavard l'a vu « *dans une pose méditative* ». Que médite-t-il ? Je l'ai vu tenant un coutelas à la main. Ce qu'il médite, c'est donc « un mauvais coup ».

n'est pas discutable : comme à Jérusalem avec le *Mont des Oliviers*, le *Mont Olivet* est situé hors des murs de Vienne, et à l'orient.

Après le Mont des Oliviers, ne fallait-il pas avoir le *Calvaire* ? Vienne l'eut au pied de ce même *Mont Salomon*, non plus au nord-est, mais au sud-ouest, sur un gros rocher dominant le Rhône et visible de bien des coins de la ville (H). La gravure de 1657, reproduite à la page 18 de cette étude, le montre fort nettement. Toute proche et sous ce rocher, s'élève l'église que saint Sévère fit construire, au v^e siècle, en l'honneur de saint Etienne, premier martyr, à Jérusalem, laquelle, au xi^e siècle, prit le nom de son fondateur. Non loin, coule la Gère, cette rivière aux eaux qu'on croyait sacrées et capables de faire des miracles, comme celles des piscines miraculeuses de la Jérusalem biblique. Qu'il me suffise de rappeler la mésaventure du chancelier Michel de l'Hospital racontée p. 4.

Le Calvaire appelait le *Saint Sépulcre*. Le chanoine Cavard, dans son excellent ouvrage sur *La cathédrale Saint-Maurice* (pp. 16 à 18) montre que l'archevêque S. Adon (860-875) qui, décidément, est bien l'initiateur du « cycle de Jérusalem à Vienne », fit bâtir à l'entrée de la sainte mère-église construite en l'honneur du Sauveur (troisième vocable de la cathédrale) une chapelle sur le modèle du Sépulcre du Seigneur. — « Devant cette reproduction du Tombeau proprement dit, la reine Mathilde, femme de Conrad le Pacifique, morte le 26 novembre 992, fit suspendre une couronne de lampes en argent massif... » Et le grand historien d'ajouter : « C'était encore une imitation de ce qui se pratiquait à Jérusalem. »

Similitude, encore, dans le sort historique de Vienne et de Jérusalem : elles eurent, toutes deux, à subir plusieurs sièges et destructions considérables dont les plus connus furent, pour Jérusalem ceux de Titus en 70, et pour Vienne ceux des rois carolingiens en 881-882. Il y eut, à Vienne, des ravages semblables sept siècles après ces derniers, au cours des guerres de Religion, réalisant, à la lettre, et particulièrement à la cathédrale Saint-Maurice, ce que proclame le psaume 73 : « Elève tes pas vers ces ruines sans fin : dans le sanctuaire, l'ennemi a tout saccagé... On aurait dit des gens qui brandissaient la cognée dans un taillis, quand, d'un seul coup, ils brisèrent ses sculptures à la masse et à la hache. Ils ont livré au feu ton sanctuaire, Seigneur, jeté à terre et profané la demeure de ton nom. »

Chers amies lectrices et chers amis lecteurs, je ne saurais vous quitter sur la pénible impression qu'a pu faire naître en vous le dernier paragraphe précédent. Aussi, vous convie-je à revenir, avec

(H) Même situation topographique du Calvaire à Jérusalem et à Vienne.

moi, à la gravure de Merian (I) et à l'examiner ensemble, à nouveau, avec attention. Au premier plan, c'est le coteau de Sainte-Colombe, dominant la plaine, avant le faubourg de ce même nom. Deux cavaliers, des gentilshommes, gravissent le coteau. Il me font penser à noble Scipion de Polloud, seigneur de Saint-Agnin, viguier et juge royal de Sainte-Colombe, à l'époque de la gravure, celui à qui les Dauphinois doivent le tombeau de Bayard à Grenoble, se rendant à sa propriété familiale de la Jacquetière, accompagné de son lieutenant. (v. B.A.V., n° 67, ann. 1971, pp. 184-5). Dans la plaine, où les vignes sont nombreuses, sur la route, un carrosse, tiré par deux chevaux fouettés par le cocher, s'avance rapidement en direction de Vienne, tandis que, en sens inverse, très près des ruines du *Palais du Miroir*, un mulctier semble être mis en difficulté par une de ses bêtes qui s'est placée de travers. Vers la porte fortifiée du faubourg, marche un homme solitaire, son sac et son bâton à l'épaule, suivi, à faible distance, par un couple, un homme et une femme. Curieusement, c'est encore un couple semblable qui, sur le chemin situé plus au midi, marche, mais dans le sens contraire, et, encore un couple — de deux hommes, cette fois — qui, sur le même chemin conduisant à l'extrémité méridionale de Sainte-Colombe, paraît être sur le point de rencontrer un autre homme solitaire. Maintenant, c'est sur le fleuve qu'il nous faut décoder les témoignages de la vie, car, cela fait, plus rien ne pourra faire comprendre que Vienne n'est pas une ville morte, ce qui serait, quand même, assez insolite. Un paysage ne doit pas ressembler à « une nature morte » ! Une barque descend le *Rhône* et va passer devant l'église de *Notre-Dame-d'Outre-Gère*, avant d'être au confluent de la rivière de *Gère*. On y remarque 5 ou 6 personnes. Très en aval, en face de l'embouchure du ruisseau de *Fuissin* ou de *Saint-Gervais*, une autre barque est immobilisée au moyen d'un câble attaché à la rive droite. Deux hommes se trouvent à l'avant en train de pêcher au filet. C'est une évocation du travail, de ce travail viennois encore mentionné dans la légende de la gravure signalant, sur la rive gauche de la *Gère* : « *Les Martinets où l'on forge les Lames d'espées.* » Pour ce qui est de la ville de Vienne, de sa situation si pittoresque, de ses monuments, du faubourg de Sainte-Colombe, il suffit de regarder et d'admirer, et — pourquoi pas ? — de se laisser emporter par la rêverie. Revoyons les voyageurs, les pèlerins, arrivés par la route terrestre ou la voie fluviale ; pensons à leurs soucis, à leurs espoirs, à leurs joies, à leurs déceptions, en cours de séjour à Vienne ; pensons à ceux qui y tombèrent

(I) Les véritables dimensions de la gravure sont : 304 x 206 mm. La reproduction a fait disparaître, fâcheusement, 20 mm en haut et 5 mm, à droite et à gauche et en bas, et la légende tout entière. Il est intéressant de connaître l'auteur du dessin de cette vue cavalière de Vienne désignée généralement par le nom de son graveur Merian. Il est fourni par d'autres gravures de la *Topographia Galliae* : Joh. Peeters.

malades, dans les nombreux hôpitaux de la ville (nombreux, précisément, en raison du caractère particulier de celle-ci) ; pensons à ceux qui y moururent et y furent enterrés. Revoyons le premier homme solitaire de la gravure : c'est un pèlerin ; son bourdon lui sert à tenir sa besace.

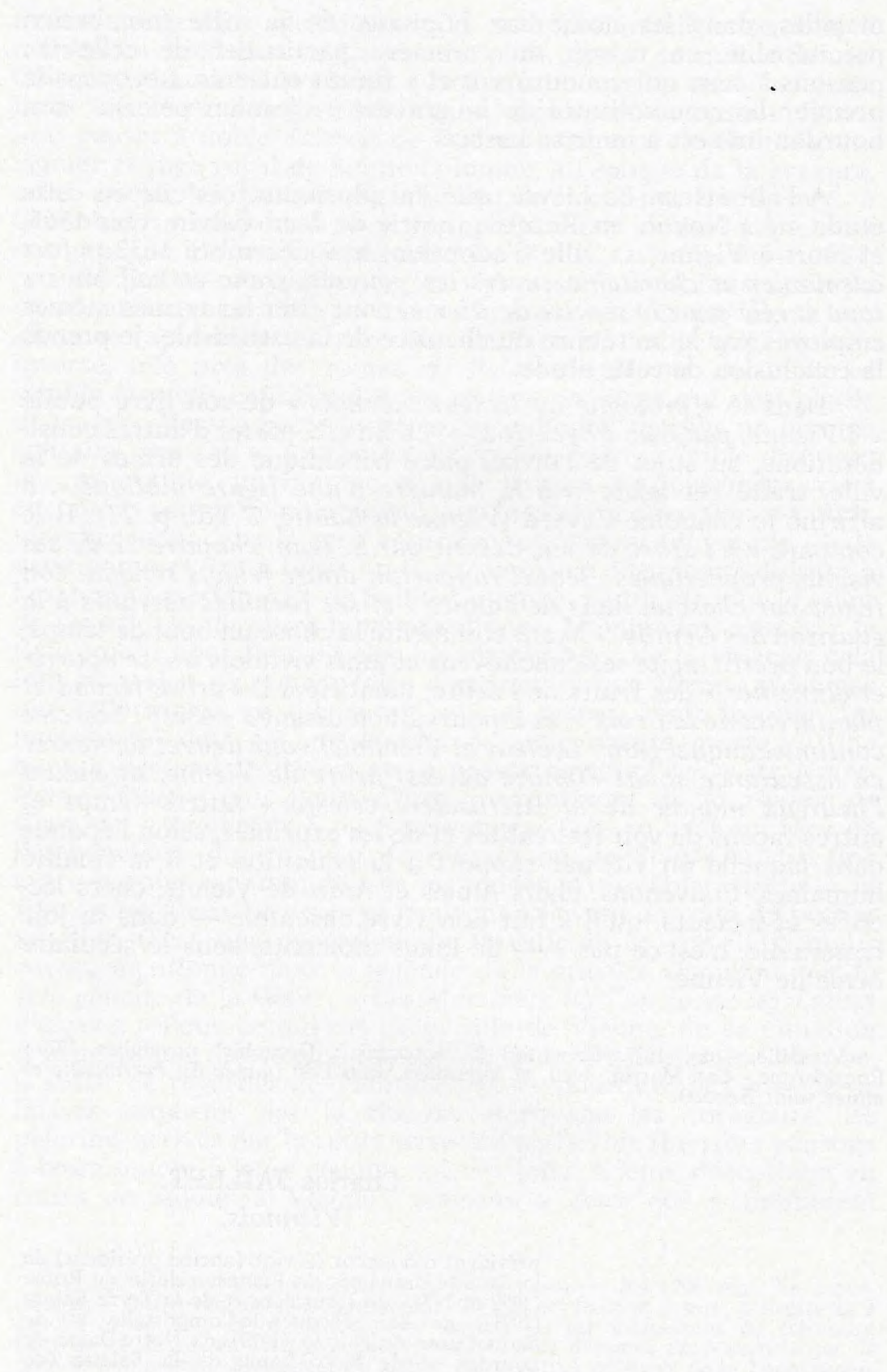
A l'abbé Jean Le Lièvre, que j'ai plusieurs fois cité en cette étude, né à Noyon, en Picardie, patrie de Jean Calvin, vers 1565, et mort à Vienne, sa ville d'adoption, le 9 décembre 1632, « *fort ausmonier et charitable envers les pauvres, franc et naïf envers tous et zélé pour le service de Dieu* », pour citer les termes mêmes employés par le secrétaire du chapitre de la cathédrale, je prends la conclusion de cette étude.

Dans le « *prologue au lecteur viennois* » de son livre publié « *à Vienne, par Jean Poyet, 1623* », Le Lièvre, parmi d'autres considérations, au sujet de l'orme, pièce héraldique des armes de la ville, traite cet arbre, « *à la manière d'une figure biblique* », a affirmé le chanoine Cavard (*Vienne la Sainte*, 2^e éd., p. 27). Il le compare « *à l'arbre de vie, décrit par S. Jean, chapitre 22 de ses visions prophétiques : lequel rapportoit douze fructs rendant son fruct par chascun mois de l'année : et ses foeuilles servants à la guarison des Gentils.* » Ayant commenté la chose un bout de temps, le bon prêtre incite ses concitoyens et amis viennois à « *se nourrir et alimenter* » des fruits de l'arbre, identifié à l'« *arbre fécond et plantureux de la Croix* », et il poursuit en disant : « *C'est l'exercice continuel auquel (Amy Lecteur et Viennois) vous devez demeurer en assurance sous l'ombre de cest arbre de Vienne, attendant l'heureux manoir de la Hiérusalem céleste.* » Autres temps et autres façons de voir les réalités et de les exprimer, selon l'époque dans laquelle on vit, par rapport à la condition et à la finalité humaines. Convenons, chers Amies et Amis de Vienne, chers lectrices et lecteurs, qu'il a fait bon vivre ensemble — dans la joie fraternelle, n'est-ce pas ? — de longs moments, sous le séculaire orme de Vienne.

Versailles, mai 1977. Remanié et raccourci : Grenoble, novembre 1979 ; Roquebrune - Cap Martin, avril, et Versailles, juin 1980 (*année du Patrimoine et année saint Benoît*).

Charles JAILLET,
Viennois,

président d'honneur (à vie), (ancien président) de la *Société des Amis de Vienne*, pèlerin de Rome (1950 et 1974), de Jérusalem et de la Terre Sainte (1975), de Saint-Jacques-de-Compostelle et de Notre-Dame de Fatima (1979), de Notre-Dame de Lourdes et de Notre-Dame de la Salette (de nombreuses fois), etc.



En annexe, PLAN DE VIENNE au milieu du XVII^e siècle, par l'auteur, avec l'aimable collaboration technique de Henri et Eric MOTTIN, Grenoblois.

COUVENTS , EGLISES , EDIFICES

- XIV - COMMANDERIE DE ST-ANTOINE
- XV - COUVENT DES RR.PP. JACOBINS et EGLISE N.D.d'Outre - gère
- XVI - MAISON DE LA DOUANE
- XVII - EGLISE ST SEVERE
- XVIII - COUVENT DES DAMES RELIGIEUSES DE SAINTE CLAIRE (Notre-Dame-des-Colonnes)
- XIX EGLISE ST-MARTIN
- XX - CHATEAU-GRILLET
- XXI - COUVENT DES RR.PP. CAPUCINS
- XXII - COUVENT DES RR.DAMES DE SAINT BERNARD
- XXIII - PALAIS DE LA COUR DES AIDES
- XXIV - ABBAYE DE ST-ANDRE-LE-BAS et sa chapelle St SAUVEUR
- XXV - Maison de LA CHAMARERIE
- XXVI - Maison de BEAUREGARD
- XXVII - SALIN (grenier à sel) (dans l'ancien hôpital du Pont du Rhône)
- XXVIII - ABBAYE DE ST-FERREOL
- XXIX - EGLISE ST-LAURENT
- XXX - ABBAYE DE ST-PIERRE
- XXXI - EGLISE ST-GEORGES
- XXXII - COUVENT DES RR.PP. MINIMES
- XXXIII - CATHEDRALE ST-MAURICE
- XXXIV - CHAPELLES DES CLOITRES : A. au nord de la cathédrale, et contiguës : 1. N.D. des Chapelles - 2. de St-Jean-Baptiste et des Ponts - 3. de Maguelonne ; séparées des précédentes, 4. de Virieu(ensuite, St-Théodore) - B. au midi de la cathédrale, chapelle St-CLAUDE et CIMETIERE DES PAUVRES
- XXXV - L'ARCHEVECHE et sa CHAPELLE NOTRE-DAME
- XXXVI - EGLISE NOTRE-DAME-DE-LA-VIE (Vieille)
- XXXVII - PALAIS ROYAL et PRISONS
- XXXVIII - MAISON DE LA CHAÎNE
- XXXIX - HALLE
- XL - MAISON DE ST-ZACHARIE
- XLI - MAISON DE PIERRE DE BOISSAT
- XLII - HOTEL - DIEU
- XLIII - MAISON DES CAN-AUX (HOTEL DE VILLE)
- XLIV - MAISON DE LA CHAÎNE
- XLV - COUVENT DES DAMES RELIGIEUSES CÉLÉSTES (Ordre de l'Annonciade)
- XLVI - COUVENT DES RR.PP. CARMES
- XLVII - COUVENT DES " DAMES RELIGIEUSES URSULES "
- XLVIII - COLLEGE DES RR.PP. JÉSUITES
- XLIX - ABBAYE DES RR.DD. DE ST-ANDRE-LE-HAUT
- L - EGLISE ST-MICHEL

PORTES , PLACES ET RUES

- 1 - " grand chemin tendant de Vienne à Lyon "
- 2 - PORTE DE LA TUILERIE
- 3 - " grand rue tendant de la porte de Lyon au pont de Gère "
- 4 - PORTE DE MA-U-CONSEIL et TOUR DE PILATE
- 5 - PORTE DE LA POUTERIE (poterne)
- 6 - " rue tendant de la porte de la Pouterie au pont de Gère "
- 7 - " grand rue tendant du pont de gère au pont de St-MARTIN ", dite encore " rue de OUVIERE "
- 8 - RUE DE LA ROCHE
- 9 - RUE DE LA ROCHE
- 10 - PLACE DE LA BOUVARIE (" place de la pierre qu'on a posée pour ceaux ") (appelée ensuite " place du

- 11 - " ruelle du Port Bouvard tendant sous la place où l'on a dudit port au pont de St-Maurice "
- 12 - " rue de la Bouvarie tendant de la place où l'on a posé les poutres "
- 13 - " rue des Epies tendant à St-André-le-Haut ", dit Grillet "
- 14 - " petite ruelle tendant de la place aux Capucins "
- 15 - PLACE DE ST - BLAISE
- 16 - RUE DES EPIES
- 17 - " grand place devant l'église des Capucins à la Roche "
- 18 - " rue de la Rochette et de l'église des Capucins à la Roche "
- 19 - " rue descendant des Capucins à la Roche "
- 20 - COIN DE L'EPERON
- 21 - " PLACE DU PIATRE ou de St Pierre-entre-Juifs "
- 22 - " ruelle tendant du PIATRE à la Roche "
- 23 - " grand rue de l'éperon la halle "
- 24 - " RUE DE CORCHEBOEUR " (église de St Pierre-entre-Juifs)
- 25 - " RUE DE LA TABLE RONDE ou au Port du Neuton "
- 26 - " PLACE DE ST-AUMONE "
- 27 - " PLACE DE LA TÊTE NOIRE "
- 28 - " RUE IMBARDE tendant de la Roche à la Roche "
- 29 - " RUE DE LA GRAND BOUCHERIE "
- 30 - " GRAND RUE DE LA CHAÎNE de la place de Notre-Dame dite encore RUE DES CLERCS "
- 31 - " RUE DES P-LUX BELLES "
- 32 - " COIN DE LA CHAÎNE "
- 33 - " RUE DU PALAIS ROYAL tendant de la Grand Rue "
- 34 - " GRAND RUE tendant du pont de la Roche à la Roche "
- 35 - " RUE DES ETUVES tendant du Neuton "
- 36 - " PORTE DU PORT DU RHÔNE "
- 37 - " ruelle tendant du pont du Rhône "
- 38 - " PLACE DU MIL "
- 39 - " RUE CORPERON "
- 40 - " PORTE DE CLOITRE "
- 41 - " GRAND RUE tendant de la porte d'Avignon "
- 42 - " place devant le grand de St-Maurice "
- 43 - " PORTE DE MURIANE "
- 44 - " rue tendant de St Maurice à la Roche "
- 45 - " rue tendant de la chapelle de St - Gervais "
- 46 - " RUE DU SAUZE (ou SAULE) "
- 47 - " RUE DE JÉRUSALEM tendant de la Grand rue tendant de la Roche à la Roche "
- 48 - " rue tendant de la place du Colombier ", encore appelée " RUE MARQUISE "
- 49 - " RUE MARQUISE "
- 50 - " PLACE DE LA TOUR PEINTE "
- 51 - " RUE MILLERET "

endant au pont de Gère pas-
a tue les pourceaux, allant
stin "
lant du pont de St-Martin à
rceaux "
de la place de la Bouvarie
encore " rue du Château-
la place de la Bouvarie

ise des Jésuites "
les bordels tendant de l'
rue de la Chèvrerie "
puccins au coin de l'

autrefois était l'église
"avec fontaine
tre en Corcheboeuf "
tendant du pont de Gère à
rocheboeuf)
tendant du coin de l'Epe-

a Rochette à la Grand Bou-
RIE APPELÉE GOURGUILLON "
tendant de la Table Rom-
me de la Vie (vieille) ",
s
(Peaux Belles)

ndant du coin de la Chaîne
ort du Mouton à la porte de
du port Plantier au port
Plantier à la porte du

e la porte de Cloître à la
portail de la grand église

s"
ice à la porte de St-Gervai
elle de St-Claude à la por-

)"
nt du port du Colombier à
la porte de Muriane à celle

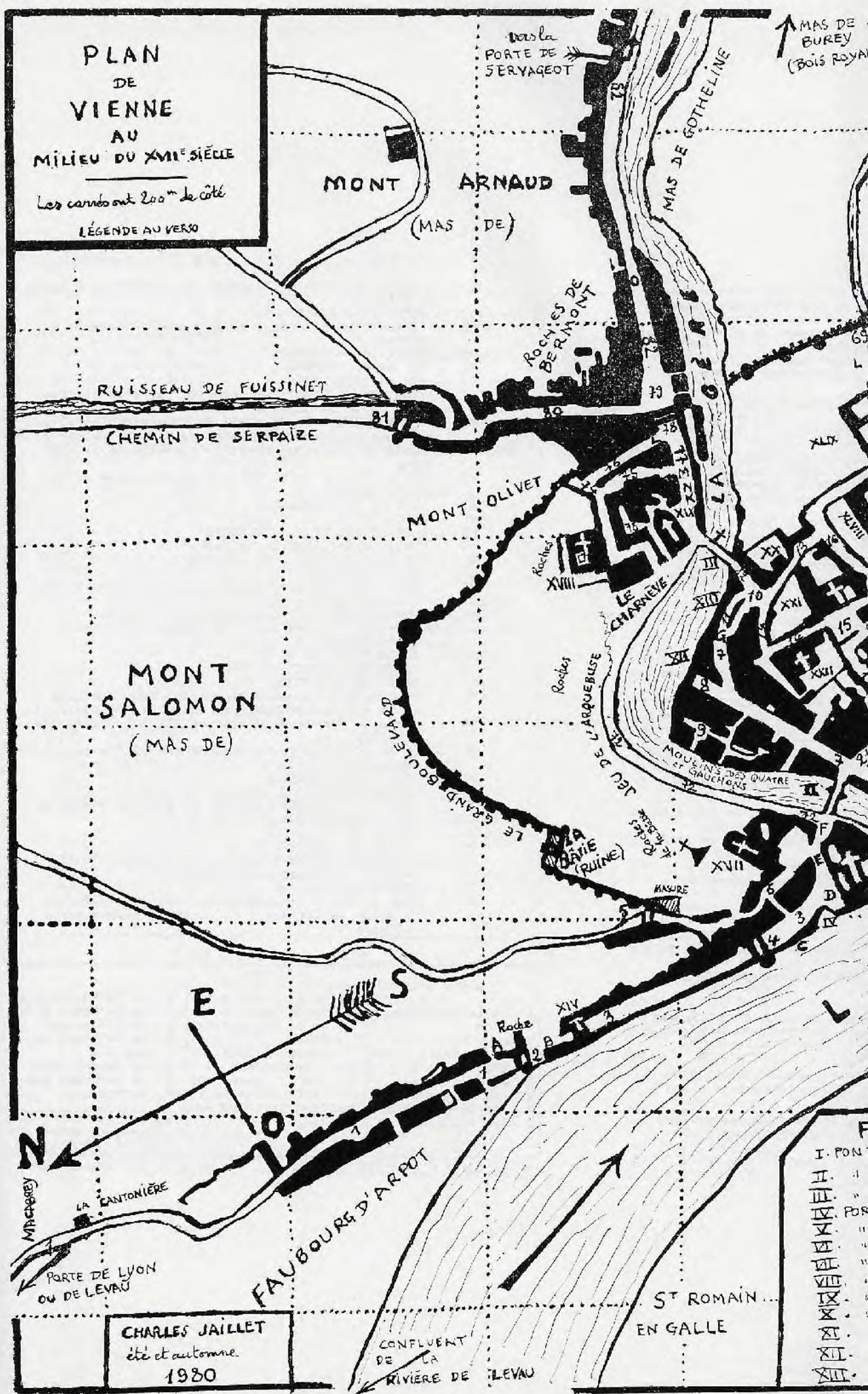
de la Tour peinte au port
pelée RUE FARQUETTA

- 5 2- "ruelle tendant de la porte de St-Gervais à celle
d'Avignon "
53 - PORTE D'AVIGNON
54 - "grand chemin tendant de la porte d'Avignon à
Auberives "
55 - PORTE DE ST-GERVAIS
56 - RUE DE LA CORNEMUSE
57 - RUE DU PUIS NEUF
58 - "GRAND RUE DE PIPET tendant de la porte dudit Pipet
à la porte de Cloître "
59 - "rue tendant du portail de St-Maurice, où il y
a une grosse tête de pierre, sous le palais (cette
tête antique appelée "la Bête de St-Maurice")
60 - PLACE DE N.D. DE LA VIE, ou encore "Place de la
Haute Justice"
61 - RUE DE LA PÉROILLERIE
62 - PLACE NEUVE
63 - "GRAND RUE DE LA CHÈVRERIE "
64 - "rue de derrière les Carreaux "
65 - RUE DE MANISSOLS (ET DU MERLE)
66 - RUE MIREMANDE
67 - PLACE DE JOVENET (transformé en "Jouvenet")
(avec fontaine)
68 - RUE DE CIERQUE (transformé en "Cirque ")
"tendant de la place de Jovenet à la porte
de St-Marcel "
69 - PORTE DE PIPET
70 - PLACE DE CIERQUE
71 - PORTE DE ST-MARCEL
72 - CHEMIN NEUF "tendant du pont de Gère au long
de la rivière de Gère aux Dames de Ste Claire "
73 - "rue de dernier St-Martin (sic) appelée RUE
MERCIERE
74 - "RUE de MONT-OLIVET tendant de Ste Claire au grand
boulevard"
75 - RUE DE LA DRAPERIE
76 - RUE GIRARD
77 - RUE DE ST-MARTIN tendant du pont de St-Martin
au Pont Evêque et à Grenoble
78 - PORTE DE ST-MARTIN
79 - PLACE DE LA FÛTERIE
80 - "RUE DE SERPAIZE tendant de la porte de St-
MARTIN à la porte de Serpaize"
81 - PORTE DE SERPAIZE
82 - "RUE D'OROSE tendant de la porte de St-Martin
à celle de Servageot " (antérieurement porte
d'Oröse)

LOGIS		
A - de La Fontaine d'Or	H - de La Coupe d'Or	P - de La Tête Noire
B - de La Mule	I - de La Tête d'Or	Q - de La Croix d'Or
C - de La Croix blan- che	J - de La Grand Notre Dame	R - de St-Jacques
D - de St-Nicolas	K - de St-Martin	S - de La Fleur de Lys
E - de St-Barbe	L - de St-Jean	T - du Cheval Vert
F - de La Couronne	M - de L'Arbre d'Or	U - de La Ponne Rouge
G - des Trois Maries	N - de La Ponne de Pin	V - du Dauphin
	O - des Trois Chapeaux Rouges	

adressé à Grenoble et à St-Pierre
de Grenoble, en novembre 1960
(sauf erreurs d'omission)

Documentation prisee aux sources II, III et XXI



PLAN
DE
VIENNE
AU
MILIEU DU XVII^e SIECLE
Les canons ont 200^m de côté
LÉGENDE AU VERSO

vers la
PORTE DE
SERVAEOT

MAS DE
BUREY
(BOIS ROYAL)

MONT ARNAUD
(MAS DE)

RUISSEAU DE FUISSINET
CHEMIN DE SERPAIZE

ROCHES DE
BERMONT

MAS DE GOTHÉLINE

MONT OLIVET

MONT
SALOMON
(MAS DE)

ROCHES
XVIII

LE
CHARNEVE

ROCHES
XVIII

LE
JEU DE L'ARQUEBUSE

MAISON DES QUATRE
ET GAUCHONS

LA
MAISON
(RUINE)

MAISON

ROCHE
XIV

N

E

S

LA CANTONNIERE
PORTE DE LYON
OU DE LEVAU

FAUBOURG D'ARROT

ST ROMAIN
EN GALLE

CHARLES JAILLET
été et automne
1980

CONFLUENT
DE LA
RIVIERE DE LEVAU

- I. PON
- II. "
- III. POR
- IV. "
- V. "
- VI. "
- VII. "
- VIII. "
- IX. "
- X. "
- XI. "
- XII. "
- XIII. "
- XIV. "

Directeur de la publication : A. HULLO — C. P. P. A. P. N° 54282
Imp. Bosc Frères - Lyon - Dépôt légal n° 7265 - 4^e trim. 1980

**LE CONSEIL D'ADMINISTRATION DES « AMIS DE VIENNE »
EN ASSEMBLEE GENERALE DU 19 MARS 1980**

Présidents d'Honneur (à vie) :

M. Charles JAILLET - Ancien Président
† M. Paul MICHALON - Ancien Président

Comité de Patronage :

M. Gabriel CHAPOTAT - Membre du C.N.R.S. - Fondateur,
Directeur du Centre de Recherches Archéologiques
M. Roger LAUXEROIS - Conservateur des Musées
M. Serge TOURRENC - Directeur adjoint de la Circonscription
Archéologique
M. André VIGIER - Président du Syndicat d'Initiative

BUREAU

Président : M. André HULLO - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

Vice-Présidents : M. Louis BLANC

M. Jean-François GRENOUILLER

M. François RENAUD - Professeur au Lycée de SAINT-
ROMAIN-EN-GAL

M. Marcel PAILLARET - Ingénieur - VIENNE

Secrétaire Général : M. Louis BLANC - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Trésorière : Mme THÉVENET - Directrice du Syndicat d'Initiative

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

M. Charles COGNAT - Industriel - SAINTE-COLOMBE

M^e Charles FRECON - Notaire - VIENNE.

M. l'Abbé Joseph GROS - SAINTE-COLOMBE-LÈS-VIENNE.

M. Jean GUEFFIER - Adjoint au Maire de VIENNE.

M. Jean-François Guillet - Licencié ès-Sciences - SAINTE-COLOMBE-LES-
VIENNE

Mme Michel GUILLOT - SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Mme Jean-Claude Hassler - VIENNE

M. Jean Perriolat - Chimiste - VIENNE

Mme Maurice Seguin - VIENNE

M. Sondaz - VIENNE

M. Jean Vaganay - Industriel - VIENNE

Mme Widlocher - VIENNE

Commissaire Adjoint :

M. Michel Tranchand - Cadre Administratif - VIENNE

